

Paul AMARGIER

**AVEC Paul VALERY**

**rencontres  
et propos**

**PRO  
MANU  
SCRIPTO**

« Il apparaît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, dont les qualités lancent un éclat pur, semblables à des astres fulgurants et rapides, prodigieuses fusées d'abeilles, dont on ignore souvent l'origine. Ils composent à eux seuls toute leur race. »

(Léon-Paul Fargue,  
*Lanterne Magique*, chez Robert Laffont, Marseille - 1944, p.207)

# I

## Montpellier – Paris

La revue Europe, pour célébrer le centenaire de Paul Valéry, dans son n° 507 de juillet 1971, voulut bien recueillir, parmi les autres textes composant cet hommage, les pages où je tentais de ménager une rencontre entre le poète du *Cimetière marin* et le prieur, des années 1170, de la maison canoniale Saint-Victor de Paris, sous le titre : *Note sur Paul Valéry, Richard de Saint-Victor et la conscience de soi*.

Une thèse, soutenue en 1950 pour le Lectorat en Théologie, au couvent dominicain de Saint-Maximin (Var), sur le Victorin du XII<sup>ème</sup> siècle, m'avait préparé à imaginer un tel dialogue.

A travers le prisme ainsi tendu, il est loisible au lecteur d'assister à la rencontre idéale entre le prieur claustral de Saint-Victor, à la couronne de cheveux blancs dépassant du capuce rabattu sur la tête, au regard de feu, et le petit homme vif, furtif, à la silhouette chaplinesque, à l'œil d'un bleu de bourrache éblouie sous l'arcade sourcilière questionneuse, tout sourire et toute pénétration, improviser tous deux, à grands pas, une intimité instantanée. Comme celle, bien réelle celle-là, que nouèrent, en 1890, sur la plage de Palavas, l'étudiant montpelliérain Valéry et Pierre Louÿs, venu à Montpellier représenter, lors des festivités du huitième centenaire de l'université, les étudiants parisiens. Rencontre devenue, aujourd'hui, quasi légendaire.

Il en est une autre, non moins décisive, celle dont la relation a le privilège d'ouvrir le *Journal* de Charles Du Bos, quand, le mercredi soir 7 janvier 1920, ce dernier, sur la petite place de l'église N.-D. de Grâce de Passy, à l'issue des discours prononcés à l'enterrement de Paul Adam, vit un monsieur à l'allure si française, note Du Bos - le corps bien pris et comme légèrement sanglé, l'air d'un notaire ou d'un avoué de vieille souche, que les épouses d'Edmond Jaloux et René Boylesve

s'empressèrent de lui présenter – « Nous nous mêmes aussitôt à causer, rapporte Du Bos, comme si nous nous connaissions depuis longtemps, tandis que nous marchions vite pour nous réchauffer, après cette station prolongée et glaciale, et que je le reconduisais chez lui - 40, rue de Villejust (aujourd'hui : "Paul Valéry").

Quand il parle, poursuit Du Bos, il a la même qualité que lorsqu'il écrit : il dit naturellement les choses les plus personnelles, les plus accusées, sans que rien ne fuse ou n'éclate. Je lui ai dit que Rivière m'avait demandé pour la N.R.F. une note sur *l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*. "Tant mieux, m'a-t-il répondu, il n'y a rien eu dans la presse ; mais j'ai reçu des lettres qui m'ont intéressé, une en particulier d'un prêtre au sujet du passage sur l'Eglise (p. 23 et suiv.) ; ce prêtre semble m'y donner raison, mais marque en même temps que pour des motifs d'ordre temporel l'Eglise ne peut pas développer ce qu'intrinsèquement ses principes enveloppent pourtant." Je lui expose le début de ma note, le point de vue auquel je me place, et mon idée de l'antithèse entre l'art et la pensée. "Oui, dit-il, mais prenez bien garde à deux choses : d'abord je n'attache d'importance véritable à rien de ce que j'ai écrit : je n'ai jamais fait autre chose que prendre des notes sans nulle arrière-pensée de publication. Quand mes camarades ont insisté naguère pour que je leur donne quelque chose pour le *Centaure*, j'ai pris de-ci de-là dans des notes anciennes, j'ai cousu, rapiécé et il en est résulté *La Soirée avec Monsieur Teste* ; de même pour la première *Introduction* ; de même encore pour *Note et digressions* ; j'aurais voulu à la fin de celles-ci écrire quelques pages précises sur Vinci lui-même, mais j'étais épuisé, je n'ai pas pu ; pas plus que je n'ai pu écrire la conclusion de *La Crise de l'esprit*. Je ne travaille, je n'ai jamais eu le temps de travailler qu'une heure par jour. Dans la journée j'ai mon emploi : je suis marié et j'ai trois enfants, si je travaille tard le soir ou dans la nuit, l'esprit une fois en mouvement, il m'est impossible de m'endormir ; et alors la journée du lendemain est perdue. Et puis je ne m'intéresse pas du tout à la philosophie, ni même à la pensée en tant que pensée : *seule, de la pensée, m'intéresse la forme qu'on peut lui donner*. Et si je fais encore des vers, c'est parce que j'estime

que dans les vers une forme maxima peut être atteinte. A cet égard j'espère que des habitudes scientifiques, et surtout mathématiques, m'auront permis d'introduire dans le vers français plus de *précision* peut-être qu'il n'en comportait auparavant, un ajustement plus strict des rapports des mots. J'ai essayé cela aussi dans la prose de *Note et digressions* ; je voudrais bien avoir l'avis de Gide sur ces pages, car il est le seul aujourd'hui dont le jugement pourrait me fixer et me rassurer." Nous parlons de *La Symphonie pastorale* qu'il admire comme moi, mais il ajoute aussitôt : "A mon sens ce que Gide a fait de plus étonnant, c'est sa *Conversation avec un Allemand* (N.R.F., 1<sup>er</sup> août 1919) : c'est la perfection même : nulle part on ne voit de passage, de raccords entre les parties." (Je ne saurais dire combien ce singulier jugement m'intéresse : j'avais trouvé ce morceau une des œuvres les plus faibles de Gide : Zézette me l'a relu à haute voix le soir même de cet entretien avec Valéry, et mon opinion n'a pas varié. Mais je vois et je comprends pourquoi Valéry juge ainsi : il en est venu à ne plus rien priser qu'une certaine beauté artistique, aussi nue, aussi sévère qu'un théorème. Au fond il n'y a pas de plus strict adepte de l'art pour l'art que lui, mais tandis que Gautier se définissait "un homme pour qui le monde visible existe", Valéry pourrait être défini comme l'Archimède du langage.» (*Journal*, t. I, p. 10-11 - éditions Buchet-Chastel, 2003).

Cette image d'Archimède appliquée à Valéry, qui s'impose à Du Bos, est celle aussi que l'on trouve, au soir du dimanche 16 juillet 1893, sous la plume d'Henri de Régner, aux pages de ses *Cahiers* (éditions Pygmalion, 2002, p. 344) : « Aujourd'hui, j'ai été voir Valéry. C'est une sorte d'Archimède littéraire des songes. Il s'amuse à rêver de lignes et de courbes : il rêve de poèmes qui auraient la forme des algues de la mer. Il remplit de notes énigmatiques - notes d'esthète et de logicien - des cahiers dont il enjolive la couverture de dessins singuliers, compliqués d'intentions et naïfs de procédés. Des dessins, où sur des mers, flottent des femmes qui sont des îles, où des grèves et des ciels sont représentés en arabesques. Il a une conversation de technicien et de chercheur, avec des détails charmants de sensations et de connaissances. »

Dix-sept ans après qu'Henri de Régnier eût tracé ces lignes, Charles Du Bos publiait, en 1920, l'article, promis à Rivière, consacré au *Léonard de Valéry*, essai critique qui ouvre la série des *Approximations* dans leur dernière publication, procurée par les Editions des Syrtes, en 2001.

Là, le commentateur qu'est Du Bos s'attache à cerner la question centrale, en réponse aux flèches décodées par le "sagittaire lucide", ainsi qu'il le qualifie.

Conduit jusqu'à une netteté désespérée à l'égard de la pensée, Valéry est sommé de répondre à la question : subsiste-t-il dans l'esprit même quelque chose qui survive à son action ? Réponse : "la conscience seule à l'état le plus abstrait". Contraint, en définitive, lui, le négateur de concéder que l'on doit différencier du néant, la conscience.

Réponse qui m'a conduit moi-même à reprendre la teneur de conférences datées des lendemains de 14-18, textes où Valéry, dans l'euphorie des Années folles, exhortait ses contemporains à voir dans l'esprit, malgré ses crises, "le souverain bien", cherchant devant eux la direction des chemins les plus propres à conduire jusqu'à *l'esprit de l'esprit*, autre nom de la "conscience de soi-même", j'entendais comme un écho du précepte souvent repris dans l'œuvre de Richard : "reviens à toi-même, apprends à estimer ton propre esprit". Là, réside l'expérience de base qui seule permet d'accéder à un suffisant degré de sûreté dans la certitude : *Nihil recte aestimat qui spiritum suum prius non cogitat*. Instrument de choix grâce auquel il est possible, au terme d'une expérience intime, de saisir la chose à connaître, d'arriver même à en tenir la pleine mesure : *ad plenum cubitum scientia tua excrescit cum ad certitudinis firmitatem per experimentum attingit*<sup>1</sup>. L'enseignement obtenu au terme d'une telle expérience étant de connaître ce que c'est que savoir, ce que c'est que pouvoir.

---

<sup>1</sup> La majeure partie de l'œuvre de Richard se trouve dans le tome 196 de la Patrologie Latine de Migne. Nos références dans le texte renvoient à cette édition. Pour les citations de ce paragraphe cf. colonnes 113, 116, 123.

En termes équivalents, l'animal intellectuel qui chaque matin trotte et galope sur la pelouse psychologique, confie à ses cahiers de multiples pensées à saveur ricardienne, à cette heure entre la lampe et le soleil où l'âme s'édifie au-dedans d'elle-même, à elle-même, un sanctuaire impénétrable à la durée, éternel intérieurement, où elle est enfin ce qu'elle connaît<sup>2</sup>. Certes, « ...cette limite transparente, cet écran moqueur que la conscience introduit entre le monde et nous, elle le glisse aussi tout au cœur d'elle-même, entre l'homme et l'homme, entre l'esprit et l'esprit... L'homme s'apparaît alors comme un *autre* qui serait aussi le *même*, et qui n'est autre que parce qu'il se *connaît* le même... »<sup>3</sup>. Difficulté que le prier de Saint-Victor n'a pas été sans entrevoir quand il pose en termes nets le problème : *potes aequae videre vel nosse animae tuae substantiam ?* Sa réponse étant non moins nette : impossible, l'intellect humain étant sur ce point aveugle de naissance<sup>4</sup>. Il y a là, d'ailleurs, une constante des doctrines médiévales qu'Etienne Gilson caractérise ainsi : « En cherchant à se connaître, l'homme se heurte à la substantialité de son âme comme à un objet d'investigation qui le sollicite, mais aussi qui lui résiste. On ferait peut-être mieux comprendre la nature du problème en disant que l'âme de l'homme n'est jamais par elle-même un objet de connaissance qu'elle pourrait appréhender comme une chose, mais un sujet actif dont la spontanéité demeure toujours au-delà de la connaissance qu'il a de lui-même. Bref l'intuition de l'âme n'est jamais équivalente à l'âme qui l'exerce »<sup>5</sup>.

La constatation lucide d'une inadéquation aussi radicale de l'esprit à lui-même n'est-elle pas chez Valéry le déclic qui le conduit à ne pouvoir prendre contact avec le réel que par l'opération même qui l'en détache.

L'on peut donc constater qu'il existe une continuité de pensée chez des philosophes qui peuvent paraître éloignés et qui, cependant, se trouvent situés sur une identique longueur d'onde par-delà le temps, aussi bien

---

<sup>2</sup> O.C. (Pléiade) II, p. 90.

<sup>3</sup> Maurice-Jean Lefebvre, in *Entretiens sur Paul Valéry*, Mouton, 1968, p. 48.

<sup>4</sup> *In hac parte humanus intellectus caecus est a nativitate* (P.L. 196, col. 123).

<sup>5</sup> E. Gilson, *L'Esprit de la Philosophie médiévale*, Vrin 1944, p. 229.

qu'à travers l'espace, l'écosse Richard, homme de plein Moyen Âge, et le méditerranéen Valéry, homme de l'Europe moderne. Rencontre qui n'a rien d'artificiel ; elle dénote tout simplement la volonté, chez l'un comme chez l'autre, de coïncider avec une exigence majeure de l'esprit humain.



On sait de reste à quel point Valéry, durant le temps de sa vie cachée, a su vivre, presque jusqu'à l'héroïsme, conformément à un idéal d'isolement, dont il s'était fixé la règle, afin de tuer, comme disait son Monsieur Teste, la "marionnette", qui - plus tard - saura prendre sa revanche.

Ses années de formation, puis, de maturation, furent jalonnées de rencontres, c'est lui-même qui l'a dit et souvent répété : "l'amitié aura été ma grande passion".

C'est dans une lettre à son vieil ami du Collège de Cette, Gustave Fourment, qu'il glisse cette confidence, le 11 janvier 1903 ; lettre écrite depuis le domicile conjugal, 40 rue de Villejust, puisqu'à cette date Valéry est marié depuis trois ans et, bientôt heureux père, le 14 août 1903.

L'échange entre Valéry et son vieil ami, maintenant professeur de philosophie au Lycée de Draguignan, est d'une telle qualité de délicatesse qu'on ne peut lire ces lettres que la gorge nouée : « ... Je sais que l'amitié aura été ma grande passion. Je hais public, foule, et humanité à proportion du goût que j'éprouve pour les coteries et les quelques-uns. Je n'ai pas à me plaindre. J'ai été heureux en amis - Seulement - il y a déjà longtemps. Aujourd'hui le fond du *cœur de mon esprit* est très désert. Cette expression absurde est la bonne. Je m'en sers intérieurement avec assez de clarté et n'en trouve pas d'autre. A la mort de Mallarmé, ce cœur-là a été bien atteint. Donc il est.

En somme, je demeure avec l'immense regret de n'avoir pas porté cette passion de la proximité d'esprit au zénith quasi visible... Ici, on est



obligé de tomber dans le charabia. Mais peu m'importe. Je parie que tu m'as compris.

Trouves-tu à Draguignan quelques êtres du genre exquis ou foudroyant ? Là, sans doute, se sont-ils réfugiés en ce temps si dur où nous assistons aux dernières défaites de l'individu. Le temps de la misère de la "plante humaine" est arrivé. J'en juge par moi : et je le vérifie sur tous ceux que je vois. Tous les meilleurs s'enferment ou ils se gâtent. Je pourrais mettre ici une liste de noms et te montrer par le menu une singulière destruction de désirs, de recherches, de talents certains ou - de fierté. Le goût de la grande manière est perdu. Il n'y a plus de parti pris. L'originalité est tuée par la facilité qu'on s'est découverte pour l'adopter, et donc, pour l'abandonner.

D'ailleurs, ce pays entier manque de Nord. Il n'a le monopole de rien, et plus futile que jamais, n'ayant même pas l'envie d'être riche, ne sentant pas que chaque minute perdue à ce moment du monde, le dégrade en puissance, en nombre, en influence et en entraînement, - il se contemple, et vote.

Qu'est-ce que tu penses ? Comme c'est ennuyeux de ne pouvoir échanger des mots vite et sans pages.

Je te serre les mains très fort,

Ton

P. Valéry.

- *Gustave Fourment à Paul Valéry.*

Draguignan, villa Roccasson,  
ce 12 janvier 1903.

Mon Cher Paul,

Je ne veux me coucher sans t'écrire ; depuis plusieurs jours ton adresse est mise sur l'enveloppe de cette lettre ; mais des circonstances trop banales m'ont fait ajourner le plaisir de t'envoyer mes vœux

traditionnels. J'ai reçu une lettre d'Auzillion, joie très vive d'apprendre que vous vous étiez reconnus ; et si troublant pour moi dont le passé est toujours si présent que c'est pour l'avoir reçu, et ne m'être pas senti assez *apaisé* que j'ai différé aussi de t'écrire. Je devrais attendre encore car mes paupières sont encore plus lourdes depuis que j'ai lu ta lettre. Auzillion m'a écrit que tu étais fatigué. Je le savais depuis bien longtemps sans que personne me l'eût dit. Je ne pouvais pas plus ne pas le penser que toi ne pas l'être. La sensation que tu souffres, que tu es malade m'est plus pénible qu'un malheur qui m'arriverait et que tu ignorerais. Vision si délicieuse de l'enfant adoré, il y a plus de 15 ans ; et maintenant comme un cauchemar où tu m'apparais émacié et brûlé.

Viens chez moi, mon cher Paul, viens te reposer des conversations trop fatigantes que tu entretiens avec toi-même. Tu me retrouveras tel que j'étais quand nous nous sommes séparés et parce que je n'ai pas changé, parce que la minute de ton retour sera la même que celle de notre séparation d'il y a 10 ans, tout cet intervalle dont tu es malade sera bientôt aboli. Il me semble que rien ne peut te faire plus de bien que quelques jours passés avec moi. J'habite à quelques minutes de la ville, une villa assez confortable dont je suis l'unique locataire. Je t'y soignerai ; je tâcherai de t'y faire oublier tout ce dont tu souffres. Si ta femme veut t'accompagner j'ai de la place pour vous deux : mon hospitalité sera frugale mais réconfortante pour toi. Tu seras mieux que chez toi, parce que je serai là. Il faut venir le plus tôt possible avant Pâques ; l'hiver est doux à Draguignan ; ma maison bien exposée.

Sur le penchant d'un long rang de collines ;  
Le soleil en naissant la regarde d'abord  
Et le mont la défend des injures du Nord.

Incorrigible manie de professeur que celle des citations. Tu feras de ton temps ce que tu voudras ; tu ne seras gêné par personne ; nous irons nous promener à bicyclette, voir la mer que je n'ai plus vue depuis Palavas ; nous pourrons nous promener le soir dans la campagne ; je prendrai ton bras comme autrefois, comme hier il me semble. Viens mon

cher Paul ; il me semble que si tu ne viens pas, tu vas devenir trop malade.

Toutes les fois que je pense à toi, toutes les fois surtout que je t'écris, je me sens aussi lourd, aussi accablé, que lorsque je te quittais au coin de ta rue, sous la lueur du réverbère. Il me semble que je n'ai pas vécu depuis cette époque ; rien ne m'a diverti de ce qui m'occupait alors tout entier. C'est hier que nous partions avec tes vieux pistolets et un volume de V.H. ...; c'est hier que tu riais aux éclats, que tu me bousculais, que tu me pétrissais les bras. C'est hier que le vent d'hiver me cinglait le visage en sortant de la bibliothèque. C'est hier que nous marchions côte à côte en silence. Quand je pense à toi le temps qui s'est écoulé depuis n'existe pas. A mesure que je t'ai élevé de plus en plus haut, je ne t'ai pas senti moins près. Mais c'est bête de le dire. Tu m'as toujours mis un doigt sur la bouche. Il vaut mieux me taire, puisque tu sais tout si bien.

Je te répète de venir me voir ; je t'attends ; si tu ne viens pas, c'est que cela t'est impossible, ou que tu es plus malade que mon cœur navré ne le sent.

Ton invariable

G. Fourment

Tu liras sur la page blanche d'à côté tout ce que j'y ai mis en la regardant.  
*Paul Valéry à Gustave Fourment.*

Paris, 14 janvier 1903.

Mercredi

Si j'étais libre, mon cher ami, je serais à Draguignan. Que de fois – même quand tu étais à La Rochefoucauld, ai-je songé à prendre un train, à paraître sans te prévenir entre toi et ton ombre. Tu fais singulièrement partie de mon horizon. Tu ne te doutes pas du nombre de fois que je t'ai interrogé. Or, je suis attaché ici, au point que je n'ai quitté Paris l'an dernier que le temps d'aller faire le réserviste.

Ce qui m'éreinte, c'est l'interruption infinie de mes occupations. Je prends, je quitte, - je me désole bêtement (car enfin tout cela est peu de chose). Ma journée est toute brisée.

Enfin, il faut aussi que pour moi seul, je garde terriblement ma pensée. Nul ne peut à loisir la comprendre ni surtout la contredire. Et par une compensation bizarre - à cause de cette division du jour en maints efforts séparés - c'est moi, mon contradicteur.

Que je voudrais me dégonfler dans tes oreilles ! Reprendre l'heure, avec toi, et pas même recommencer notre ancienne vie, la faire, fondre encore les temps.

Est-ce possible ? Me reconnaîtrais-tu ? Je ne sais peut-être pas qui tu appelles dans ta villa. Cependant l'idée seule m'en est absolument douce - c'est un reposoir dans ma tête. Je me promets formellement d'aller te voir dans ce pays que je ne connais pas et où tu serais le seul être visible, pour moi.

Mais quand ? Puisque ce n'est pas demain ?

Ecoute. Dans quelques jours, écris-moi encore. Dis-moi ce que tu voudras. Cela me fait un bien que tu ne peux deviner. Raconte-moi ta vie - ta vraie - pas ta vie publique.

C'est un service que je te demande. Et puis, tu verras, je t'en demanderai un autre.

Folie ! J'ai pensé ces temps-ci en revoyant Auzillion, puis en te revoyant *presque*, toi, que les anciens avaient raison - qu'il y a des temps climatiques - où on redevient quelque peu.

Surtout, pensé-je, quand on n'a pas changé.

Ton P.V. qui court à sa besogne. »

⊙⊙⊙

Fourment restera jusqu'à sa mort, survenue en 1940, sénateur du Var, depuis 1920, un fidèle inconditionnel de son ami *for ever*. Dès l'été 1889, alors que Valery passait des vacances à l'hôtel Parguel du Vigan - "Je me repais, ici, de sensations" - Fourment lui adressait les lignes suivantes, prémonitoires : « J'aurais tort de me plaindre de l'injustice de Dieu ; nous nous plaignons parce que nous ne voyons pas assez loin. Nos désirs se réaliseront fatalement... dans ce monde ou dans un autre... S'il ne t'est pas donné de faire en cette vie une pièce de vers qui, pour d'autres que toi, soit un chef-d'œuvre, mon cher Paul, je me console en songeant que ton impuissance n'est pas éternelle, qu'un jour viendra où je jouirai de t'entendre parler en vers parfaits un peu moins de breloques byzantines... Je compte cependant n'avoir pas besoin d'attendre la vie qui nous est réservée "n'importe où hors du monde" pour éprouver cette jouissance. En tous cas Dieu est bon et... je suis un mauvais prophète. » (*Corresp.*, p. 74).

Non, Fourment se révélera avoir été un très exact prophète. A ses côtés, dans les années montpelliéraines, au temps de la Fac de Droit, tenait auprès de Valery, le rôle de mentor, Pierre Féline, qui, dans le recueil des *Cahiers du Sud*, "Paul Valery Vivant", (1946), a évoqué avec bonheur "la rue Urbain V, en 1890" (p. 42-48). Entre l'étudiant en Droit, qu'était Valéry, et Féline qui préparait l'X, la complicité de voisinage créait un climat de chaleureuse harmonie :

« Les Valéry occupaient le rez-de-chaussée ; leur appartement était disposé autour d'un jardin assez humide, où tout poussait à l'aventure. Au fond de ce patio, au bout d'une allée au sable criard, était la pièce où Paul travaillait. (*Teste fut engendré, dans une chambre où Auguste Comte a passé ses premières années*). De ma fenêtre je le dominais, et mon regard arrivait jusqu'à sa table... Tous les jours, de grand matin, je voyais Paul s'y diriger, en robe de chambre, le buste et la tête inclinés vers le sol, tel le jeune prêtre allant se recueillir devant son autel... Et lorsque Paul sortait de là, il était tout autre, se redressant, chantonnant, m'interpellant. "Au travail ! Au travail !" lui disais-je en plaisantant... Il se rendait à la Faculté de Droit.

Cette pièce était sombre et étroite ; une seule fenêtre, à laquelle s'adossait sa table, sorte de bureau à étagères, où régnait un grand désordre, mais *désordre propre, et personnel, et familial*. De même sur les rayons de sa bibliothèque. »

Tantôt l'un faisait signe à l'autre, le guettant, pour profiter du moment favorable et partir ensemble, à travers les rues du Vieux-Montpellier, jusqu'au Jardin des Plantes.

Ce même Jardin botanique où Monsieur Teste viendra lui aussi promener, en compagnie de sa femme Emilie, ainsi qu'elle nous le narre dans sa *Lettre* (o.c. II, 35) :

« Je n'ai plus grand'chose à vous dire aujourd'hui. Je ne m'excuse pas d'avoir écrit si longuement, puisque vous me l'avez demandé et que vous vous dites d'une avidité insatiable de tous les faits et gestes de votre ami. Il faut en finir cependant. Voici l'heure de la promenade quotidienne. Je vais mettre mon chapeau. Nous irons doucement par les ruelles fort pierreuses et tortueuses de cette vieille ville que vous connaissez un peu. Nous allons, à la fin, où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres ; tous les *absents* possibles, et de tous les genres. On dirait qu'ils recherchent leurs éloignements mutuels. Ils doivent aimer de se voir sans se connaître, et leurs amertumes séparées sont accoutumées à se rencontrer. L'un traîne sa maladie, l'autre est pressé par son angoisse ; ce sont des ombres qui se fuient ; mais il n'y a pas d'autre lieu pour y fuir les autres que celui-ci, où la même idée de la solitude attire invinciblement chacun de tous ces êtres absorbés. Nous serons tout à l'heure dans cet endroit digne des morts. C'est une ruine botanique. Nous y serons un peu avant le crépuscule. Voyez-nous, marchant à petit pas, livrés au soleil, aux cyprès, aux cris d'oiseau. Le vent est froid au soleil, le ciel trop beau parfois me serre le cœur. La cathédrale cachée sonne. Il y a, par-ci, par-là, des bassins ronds et surhaussés qui me viennent à la ceinture. Ils sont

pleins jusqu'à la margelle d'une eau noire et impénétrable, sur laquelle sont appliquées les énormes feuilles du Nymphaea Nelumbo.... »

Et Monsieur Teste d'aller, au gré de sa fantaisie, à la découverte des étiquettes vertes aux noms savants, d'un latin exotique, qualifié par lui de "patois" :

"C'est un jardin d'épithètes, disait-il, jardin dictionnaire et cimetière... Et, après un temps, transiit classificando !"



Valery, de même, transiit... Vint l'heure, en effet, pour lui, de prendre son envol, de quitter le cher giron maternel. Encore que ce fut accompagné de sa mère qu'il débarqua, le 26 novembre 1892, à Paris, où les attendait, préparant son agrégation de Droit, son frère aîné.

Ce Paris, dont un an auparavant, il disait à Gide (*Corresp.*, 128) tout le mal qu'il en pensait : « Je suis un peu affolé. Ce Paris revu et que je déteste de plus en plus coule autour de moi comme un fleuve et c'est un Léthé où l'oubli sonore bouillonne. La foule est maîtresse, envahit les cerveaux, et le talent d'ici m'apparaît avec des bras désespérés de noyé qui se débat contre un courant perfide - celui qui submerge le temple intime, et fait de l'individu la chose du monde, au lieu qu'il faut le contraire. Tu ne comprends pas. Tant mieux pour ton âme. »

Maintenant, au lendemain de la fameuse "nuit de Gênes" (4-5 oct. 1892) - "nuit effroyable... où tout mon sort se jouait dans ma tête" - c'est l'installation, rue Gay-Lussac, dans la petite chambre, avec son tableau noir, pour les exercices mathématiques ; au mur la reproduction du squelette de Ligier Richier, symbole de l'homme dépouillé de soi-même, réduit à sa plus simple structure. Commencera là, à prendre corps, dans son esprit, le projet de *La soirée avec Monsieur Teste*, texte rédigé en août 1894, lors d'un séjour estival à Montpellier, chez son frère, dans le

bel et antique logis, autrefois maison des Intendants du Languedoc, dans un appartement qui fut occupé par la famille Comte. « Dans la pièce où Auguste Comte est peut-être né - mais, à coup sûr, il y jouait enfant - j'ai écrit *La soirée avec Monsieur Teste*. »



Le disciple de Monsieur Teste entre désormais dans la sphère des influences parisiennes. Gide et Pierre Louÿs joueront auprès de lui le rôle d'entremetteurs. A leur école, il apprendra vite à devenir, pour reprendre son expression, "la chose du monde". Et ce, malgré l'exemple et les leçons du sage de la rue de Rome, Stéphane Mallarmé.

C'est Pierre Féline qui nous a dit l'accueil réservé par son ami aux premiers textes découverts, de Mallarmé : "Il récitait Mallarmé d'une voix calme et mélodieuse, sur un ton assez bas. Et il me l'expliquait longuement. O merveilles ! Hérodiade, le Cygne, commentés par Valery." (*op. cit.*, p. 44)

Dès le printemps 1891, ils avaient correspondu ; à Paris, sans plus tarder, le contact s'établit entre les deux poètes, "qui passera, dit Henri Mondor, tout autre *rencontre*, de la fin de ce siècle (*Vie de Mallarmé*, Gallimard, 1941, t. II, p. 585).

« Mallarmé, au début de l'après-midi, le 3 janvier 1895, attend Valery. C'est peut-être ce jour-là que leur conversation, plus intime et de spontanéité moins pudique, les a sensiblement rapprochés. Le plus âgé ne peut pressentir ce que la gloire obscure, contrariée de l'un ajoutera un jour à la gloire brillante de l'autre et réciproquement. Le cadet se raidit contre une influence dont il redoute d'autant plus le risque et la séduction qu'il la sait unique. La rigueur d'analyse de leurs esprits, ce que leurs discrétions jumelles tissent de délicat entre les pensées, de musical entre les mots, leur façon de chuchoter des vérités au lieu de les proclamer, de



glisser en parlant au lieu d'assourdir, de préférer la délicatesse des sensations à l'indiscrétion des sentiments, d'innover sans le marquer, de hanter sans flatterie, d'aimer le trait vif, tout cela doit déjà paraître, en cet entretien exceptionnel, où le plus jeune subit irrésistiblement une influence décisive au moment même où il voudrait s'y soustraire. Il croit, avec un dandysme seyant, que Poe a été sa découverte majeure, mais c'est ici en réalité, que s'engage, avec son maître vrai et avec soi-même, la confrontation essentielle. La conscience qu'il en a, le trouble et l'accroissement qui en résultent, les questions qui l'assaillent vont annuler ses premières résolutions et l'intimider ou le conquérir au point de l'engager dans des années de méditation, de silence et de refus d'écrire. Tous deux pensent avec hardiesse, imaginent librement, s'avancent, avec une aisance de seigneurs de l'esprit, jusqu'aux lointaines régions où l'artiste, pour mieux entraîner les fictions dans un chant, joue à se perdre. Mais ils ne touchent aux suprêmes délices qu'avec la précision, les clartés, les perspectives, les découvertes et qu'en s'écartant de "la facilité de surprendre" et de "la tentation de s'expliquer". Ils tournent, l'un vers l'autre, d'admirables visages. » (*op. cit.*, p. 703)

Quatre ans plus tard, après ce premier vrai tête-à-tête, ce fut l'épreuve : « Un télégramme de sa fille m'apprit, le 9 septembre 1898, la mort de Mallarmé.

Ce me fut un de ces coups de foudre qui frappent d'abord au plus profond et qui abolissent la force même de se parler. Ils laissent notre apparence intacte, et nous vivons visiblement ; mais l'intérieur est un abîme. »

C'est sur ce paragraphe que s'ouvre la série des textes consacrés à son maître et ami, par Valéry, recueillis dans les *Œuvres Complètes* de la Pléiade, au tome I, de la p. 619 à la p. 686. Suite de souvenirs et de réflexions, en marge des rencontres et des propos ; pages d'une inappréciable valeur, toutes marquées au coin d'un indéfectible attachement. Qu'il suffise d'en détacher un seul fragment : « Son œuvre me fut dès le premier regard, et pour toujours, un sujet de merveille

: et bientôt sa pensée présumée, un objet secret de questions infinies. Il a joué sans le savoir un si grand rôle dans mon histoire interne, modifié par sa seule existence tant d'évaluations en moi, son *action de présence* m'a assuré de tant de choses, m'a confirmé dans tant de choses ; et davantage, elle m'a intimement interdit tant de choses que je ne sais enfin démêler ce qu'il fut de ce qu'il me fut. » (*loc. cit.*, p.634)

Et plus tard, autour de 1927, dans une lettre à André Fontainas (*Lettres à quelques-uns*, p.169) il reviendra sur cet invariant de son existence, l'attachement au maître de Valvins :

« Mallarmé, événement de nos jeunesses, Mallarmé, toujours présent et presque toujours sensible et reconnaissable dans les esprits, dans les jugements de tous ceux qui l'ont approché, vénéré, distingué à jamais de tous les hommes qu'ils ont pu voir, car il était le type, le confesseur et le martyr de la volonté de perfection. Vous en donnez l'idée la plus familièrement juste. Il n'était point de ceux dont le prestige se décompose et dont la figure s'avilit par l'intimité. Il ennoblissait très simplement l'ordinaire de la vie, car il rapportait sans effort toute chose, il assignait le moindre détail à un certain ordre universel qu'il avait conçu et fondé sur l'essence de la poésie. »

La poésie, que Mallarmé, dans sa réponse à l'enquête de juin 1884, définissait ainsi :

« La Poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle dore ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle. »

On ne saurait mieux dire.

⊕⊕⊕

En même temps que Mallarmé, Valéry, dès son arrivée à Paris, rencontra le peintre Degas, relation qui s'avéra durable et féconde : "J'ai

connu Degas, chez monsieur Henri Rouart, vers 93 ou 94, introduit dans la maison par l'un de ses fils, et bientôt l'ami des trois autres". On peut dire que Valéry, par la suite, appartiendra à cette *Mesnie*, pour reprendre le vocabulaire du Moyen Âge.

Dans le passionnant essai *Degas - Danse - Dessin*, qui paraîtra dans sa totalité, tel qu'on le trouve en Pléiade - o.c. II, 1163-1240, en 1936, mais dont l'essentiel était à cette date connu, d'importants fragments ayant été publiés en revues, Valéry confie, qu'ayant, peu de temps avant leur première rencontre, fini d'écrire *la soirée avec monsieur Teste*, il avait été *influencé* (comme l'on dit), dans la composition des traits de son héros, par l'image d'un *certain Degas*, tel qu'il se l'était alors figuré.

Peu de textes, tel *Degas - Danse - Dessin*, se prêtent à des reprises de lecture aussi savoureuses, tellement l'ensemble de rencontres, propos, anecdotes, aperçus, est riche de substance nourricière. On conçoit sans peine que Valéry, de 1894 à 1917, date de la mort du peintre, au long d'une familiarité entretenue, ait pu faire son miel de leur commerce.

A ses yeux, Mallarmé, Degas, jansénistes de l'ART, ne vécurent que pour rejoindre et parfaire, l'un, quelque forme, l'autre, quelque système de mots et, ce faisant, transfigurèrent ce que l'on pourrait regarder comme de futiles objets, en une manière d'infini.

D'où l'exemplarité de la leçon ainsi proposée, à laquelle Valéry devait puiser les éléments d'un idéal de haute exigence.

\*\*\*\*

## II

### L'après - Mallarmé

Dans un numéro des *Œuvres Libres* de sept. 1945 (p. 37), Fernand Gregh, sur la filiation Mallarmé - Valéry fait le point :

« Valéry venait assidûment aux mardis. C'était le disciple favori. Il m'a d'ailleurs dit un jour que la découverte de Mallarmé avait été la grande date de sa jeunesse. Cela s'était vu certes à ses premiers poèmes ; mais, bientôt, le disciple se dégagea de l'influence littérale du maître pour ne garder que la leçon de son enseignement et l'exemple de sa vie.

Il s'occupait alors de *méthodes*, disait-on avec déférence et curiosité. Il avait même assumé cette rubrique dans le *Mercur de France*, où il ne collabora qu'à deux reprises, dont une fois pour étudier un ouvrage de stratégie. La stratégie, c'est la méthode dans la guerre.

En même temps qu'il se livrait à ses mystérieuses recherches, il était devenu le secrétaire particulier de M. Edouard Lebey, directeur de l'Agence Havas. Là il se trouvait au centre de la politique et des affaires. Aussi, bien que retiré, comme une sorte de mystique de l'esprit dans une idéale tour d'ivoire, il savait tout, comprenait son Paris et même son Europe.

Cependant, la vie tournait. Les années s'écoulaient. On n'entendait toujours pas beaucoup parler de Valéry dans la littérature quotidienne ; il poursuivait en silence ses études abstraites et, levé dès cinq heures du matin, avant ce qu'il appelait "l'heure des bonnes", continuait d'annoter ces cahiers d'où, plus tard, quand la gloire eut rendu précieuse la moindre ligne de sa main, devaient s'échapper tant de *Variétés*, d'*Analecta*, de *Choses tuées* et, comme il disait spirituellement, tant de *Mauvaises Pensées*. »

Les Cahiers représentaient, avec raison, à ses yeux, le véritable travail - *labor improbus* - celui des premières heures du jour, accompli face à la page, "que sa blancheur défend", disait Mallarmé.

C'est en 1894, qu'il ouvrit le premier des 257 cahiers qu'il devait laisser à l'heure de sa mort.

A une question que lui posait Alfred Sauvy, au Colloque de septembre 1965, à Cerisy (*Entretiens sur Paul Valéry*, Mouton 1968, p. 355) : "Combien d'heures votre père travaillait-il, par jour ?". Son fils Claude répondait : "On peut dire tout le temps." Sur quoi, Agathe Rouart-Valéry d'enchaîner : « Dès qu'il sortait de table, après le café, il se remettait au travail, sans s'accorder cet espèce ou espace de temps que l'on peut appeler une récréation. Le dimanche était pour lui comme les autres jours, tous les jours étaient semblables ; celui où il a perdu sa mère, ou le jour de mon mariage, il était comme toujours à sa table de travail à cinq heures du matin. Son sommeil était très perturbé, quelquefois il me disait : "Je me suis réveillé à trois heures et demie." Il avait travaillé dès cette heure-là. C'était son rythme de travail, entrecoupé de cafés qu'il se faisait lui-même, et qui a été en se précipitant au fur et à mesure que les tâches se sont ajoutées les unes aux autres. Société des Nations, Collège de France, Centre universitaire méditerranéen, etc. Et puis, il tenait le matin, à la dernière période de sa vie, un véritable "bureau de bienfaisance". On venait de partout lui demander les choses les plus diverses, recommandations pour un emploi, une décoration, conseils, autographes. Il était un confident, un confesseur, un avocat des causes les plus variées. Et toutes les préfaces qu'on lui demandait ! et qu'il faisait pour faire plaisir. Il est de mode de le montrer un personnage intéressé, on l'a beaucoup dit ces derniers temps. Je n'ai jamais vu personnes qui le fût moins. »

⊖⊖⊖

Après la disparition de Mallarmé, suivie de la résolution de tourner le dos à l'œuvre poétique proprement dite, le seul et unique refuge fut, durant toutes ces années d'un long silence, le rendez-vous quotidien du cahier.

En 1900, se situe, pour Valéry, à l'orée du siècle nouveau, une rencontre décisive, celle de la vie conjugale. Février : les fiançailles, avec Jeanne Gobillard, dont la mère, née Morisot, était la sœur du peintre Berthe Morisot.

31 mai : mariage célébré en l'église St-Honoré-d'Eylau ; Gide étant le témoin à la mairie, Pierre Louÿs à l'église. On entendit, lors de la noce, le violoncelle de Pablo Casals.

Avec sa femme et sa belle-sœur, Paule Gobillard, peintre elle aussi comme sa tante, Valéry s'installa 57, avenue Victor-Hugo ; au service du ménage fut engagée Charlotte Lecoq - issue d'une famille de Valvins, protégée de Mallarmé - qui sera jusqu'à sa mort, en 1956, la Providence de la famille.

En entrant dans ce milieu familial, dominé par la figure tutélaire d'Edouard Manet, le beau-frère de Berthe Morisot, on peut dire que Valéry tombait dans la peinture.

Non seulement, il changeait de vie, mais de plus il changeait de ville, passant du Quartier Latin à la rue de Villejust où il vint bientôt habiter, dans la maison même construite pour Berthe Morisot, et qu'occupait la famille Rouart.

Au lendemain de son mariage, Valéry devait quitter le Ministère de la Guerre, où il avait été jusque là employé, pour devenir, grâce à l'intervention de son ami, André Lebey, le secrétaire particulier de l'un des Administrateurs les plus en vue de l'Agence Havas, Edouard Lebey, frappé de paralysie.

Durant vingt années il se rendra auprès de cet homme impotent, mais lucide, passant auprès de lui trois ou quatre heures chaque jour, lui faisant part des cours de la Bourse, le conseillant le cas échéant, lui lisant des ouvrages d'actualité, plus souvent les sermons de Bossuet et

Bourdaloue, que ce valétudinaire, devenu son ami, prisait par dessus tout ; grâce à quoi Valéry acquit une connaissance remarquable de ces orateurs sacrés du XVII<sup>ème</sup> siècle. Ce qui nous vaut l'admirable texte sur le style de Bossuet que l'on ne se lasse pas de relire (Pléiade, o.c. I, 498) :

« Dans l'ordre des écrivains, je ne vois personne au-dessus de Bossuet ; nul plus sûr de ses mots, plus fort de ses verbes, plus énergétique et plus délié dans tous les actes du discours, plus hardi et plus heureux dans la syntaxe, et, en somme, plus maître du langage, c'est-à-dire de soi-même. Cette pleine et singulière possession qui s'étend de la familiarité à la suprême magnificence, et depuis la parfaite netteté articulée jusqu'aux effets les plus puissants et retentissants de l'art, implique une *conscience* ou une *présence* extraordinaire de l'esprit en regard de tous les moyens et de toutes les fonctions de la parole.

Bossuet dit ce qu'il veut. Il est essentiellement volontaire, comme le sont tous ceux que l'on nomme *classiques*. Il procède par constructions, tandis que nous procédons par accidents ; il spéculé sur l'attente qu'il crée tandis que les modernes spéculent sur la surprise. Il part puissamment du silence, anime peu à peu, enfle, élève, organise sa phrase, qui parfois s'édifie en voûte, se soutient de propositions latérales distribuées à merveille autour de l'instant, se déclare et repousse ses incidentes qu'elle surmonte pour toucher enfin à sa clé, et redescendre après des prodiges de subordination et d'équilibre jusqu'au terme certain et à la résolution complète de ses forces. »

Les préférences personnelles de Valéry allaient cependant à Bourdaloue, ainsi qu'il le confiait à Charles Dubos :

« J'ai toujours eu envie d'écrire quelques pages en l'honneur de Bourdaloue et de les disposer en ex-voto sur sa pierre tombale : *Bourdaloue c'est si bien que cela en est invisible* : sans doute, Bossuet c'est bien, mais il y a des éclats, de grands mouvements...

Je suis heureux, poursuit Du Bos, de me rencontrer avec Valéry dans ce culte de Bourdaloue ; mais moi j'admirais son style comme le miroir non-déformant de la pensée, comme le triomphe du grand style

négatif ; pour Valéry ce *négatif* dans le style, est le *positif* suprême, l'étalon...

L'invisibilité, continue Valéry, tout est là ; mais il n'y a plus personne pour apprécier l'invisibilité dans le style, *alors nous tirons tous le coup de pistolet de l'image, moi comme les autres.* »

⊖⊖⊖

Un matin, à peine installé rue de Villejust (aujourd'hui, rue Paul Valéry), il écrit dans son *Cahier IV*, de 1901 :

« Maintenant - je m'assoierai ici... Que de profondes étendues - quels espaces et combien d'heures gonflées je sens et j'attends - là - dans cet empire de mots et de méditation, le mien – puisque j'ai horreur du commun et de ce temps. Je m'assoierai - et derrière un pli de mépris, je me donnerai un lac unique sur lequel errera cette volonté cachée. »

(P. Valéry, *Poésie perdue*, Gallimard, 2000, p.71)

Là, seront le lieu et le moment de la rencontre quotidienne avec lui-même, à laquelle il demeurera jusqu'au bout indéfectiblement fidèle.

Fidèles, auprès du nouveau marié, le demeurent aussi les vieux amis, Fourment, Gide et Louÿs. Mais un nouveau le fréquente assidûment, en ces années dites de la Belle Epoque, Paul Léautaud. Le journal littéraire de ce dernier, ainsi que sa Correspondance, abordent en références valéryennes, jusqu'au jour où la réussite mondaine, académique, de son ancien ami, offusque l'atrabilaire de Fontenay-aux-Roses.

Valéry sera très sensible à cette défection et s'en épanchera auprès de Maurice Martin-du-Gard, le 5 mai 1927, qui écrit (*Mémorables*, II, 236) :

« De Valéry, jadis, Léautaud a reçu un grand nombre de lettres, du plus grand intérêt ; sans hésiter il vient de les vendre. Valéry l'a appris à son retour.



- Il aurait dû se rappeler, c'est Valéry qui parle, que c'est moi qui lui fis lire *Souvenirs d'égotisme*, le *Brulard*, le *Neveu de Rameau*... Je lui ai appris beaucoup. Et me faire cela !

...Mais c'est vrai, conclut Valéry - qui va perdre la sienne, à 96 ans, sa mère bien-aimée, dans les quinze jours qui suivent - il n'a pas eu de mère, et tout vient toujours de là. »

Mais nous n'en sommes pas encore là, quand, le 8 déc. 1900, Léautaud écrit à Valéry :

Paris le 8 décembre 1900

« Voulez-vous, mon cher ami, prier Madame Valéry de m'excuser si je ne suis pas encore venu lui présenter mes hommages, après le charmant accueil qu'elle m'a fait. Mais j'ai repris mes besognes, et l'heure à laquelle chaque jour je les quitte me ferait arriver bien tard avenue Victor-Hugo, ce qui me donnerait encore davantage l'aspect d'un importun.

Présentez aussi mes respects à Madame votre mère et saluez de ma part Mademoiselle Gobillard, et croyez bien, je vous prie, à mes sentiments affectueux.

Paul Léautaud

Le 24 janvier 1902, il lui fait part de ses ennuis de situation, précaire, de cleric besogneux :

« C'est un peu à cause de tout cela qu'on me voit si rarement, mon cher Valéry. A quoi bon raser même ses amis avec des choses si mornes. C'est assez de ne pouvoir leur rendre les politesses charmantes qu'ils vous font. Je dois depuis longtemps des excuses infinies à Madame Valéry, pour n'avoir jamais été la saluer, après les gracieux accueils que j'ai reçus d'elle. Présentez-les-lui, je vous prie, soyez mon interprète auprès d'elle pour qu'elle me pardonne ; je vous charge aussi de tous mes hommages pour elle. Saluez aussi pour moi Mademoiselle votre belle-sœur. Malgré toutes mes gaucheries, j'ai passé quelques heures

charmantes chez vous, après tant d'autres heures errantes et célibataires avec vous, et je n'ai pas encore oublié ni les unes ni les autres. »

Un an plus tard, le 8 janvier 1903 :

« Moi aussi, mon cher Valéry, j'aurais préféré vous voir plutôt que ce cérémonial. J'irai même vous voir souvent, si je m'écoutais. Mais je suis bouclé toute la journée, vous le savez, et le soir ce serait à peu près inconvenant. Et puis, je vous embêterais, ou finirais par vous embêter. Rappelez-vous ces soirs d'autrefois, quand après tant de paroles de votre part, je restais muet, ou presque. Non, ce que vous avez dû avoir, et justement, une piètre opinion de moi, quelquefois ! Je me le disais à chaque fois en vous quittant. Et pourtant, je peux le dire, quand ce ne serait que pour ma propre satisfaction : il n'est pas un individu avec qui j'aie goûté des plaisirs plus vifs qu'avec vous. »

En novembre 1904 Léaudaud offre ses bons offices afin de hâter la réconciliation entre Valéry et Marcel Schwob, la rupture entre ces deux derniers étant survenue par suite des remous provoqués autour de l'Affaire Dreyfus.

En 1906, un échange s'établira à propos d'une famille à secourir. Tentative qui tournera mal et la correspondance s'interrompra jusqu'en 1927, quand Léautaud, préparant une édition nouvelle des *Poètes d'aujourd'hui*, adresse la missive suivante à celui qui est, maintenant, de l'Académie Française (réception le 23 juin 1927) :

4 août 1927

Mon cher Valéry,

Je me doute combien vous devez être occupé et je suis désolé de venir vous importuner. Mais il le faut. Vous devez vous rappeler, de plus, que dans une visite que vous m'avez faite au *Mercure*, vous avez bien voulu me demander de ne rien faire, le moment venu, sans vous consulter. (Je m'aperçois que je ne vous dis pas ce dont il s'agit : Nouvelle édition des *Poètes d'aujourd'hui*.) Voulez-vous voir le choix qui a été fait - ou ce qui serait plus simple, voulez-vous, comme il m'a paru que c'était

votre désir, l'établir vous-même. Vous avez (excusez-moi, je vous prie, pour mon ton impératif en apparence seulement) quinze jours pour cela. J'ai dormi pendant un an et demi sur tout ce travail qui je l'avoue ne m'amuse guère, et maintenant on exige de moi un achèvement prompt. Vous serez bien aimable de me donner deux mots de réponse.

Je n'ose me rappeler au souvenir de toute votre maison. Depuis le temps, mon nom y ferait l'effet d'une résurrection si ce n'est même d'une naissance. Vous du moins, croyez toujours à mes sentiments d'amitié les meilleurs. Quand je lis deux lignes de vous, je vous retrouve tout entier comme au temps de la rue Gay-Lussac. Vous avez eu la plus belle surprise littéraire, sans avoir rien cédé de vous-même. J'ai beaucoup pensé à tout cela ces derniers temps.

P. Léautaud

Dans les pages de son célèbre *Journal littéraire*, les vacheries décochées par Léautaud à l'encontre de Valéry sont nombreuses, encore qu'il soit obligé, loyalement, de reconnaître sa parfaite simplicité, demeurée intacte. Ainsi dans le journal du mardi 8 novembre 1932, Léautaud, discutant avec Dumesnil, note : « Nous nous sommes trouvés d'accord pour vanter la grande simplicité et grande cordialité que Valéry a gardées avec toutes ses relations d'autrefois.

Dumesnil dit : "il a bien l'air de jouer à l'académicien, au grand homme, avec tous ces gens qu'il est obligé de fréquenter aujourd'hui. Mais avec ses amis d'autrefois, rien de cela. Je crois même qu'il en rit le premier". »

⊖⊖⊖

L'acte d'héroïsme mental, dont le massif des *Cahiers* porte, tout au long d'une vie, témoignage, a été commenté par Valéry lui-même dans une lettre adressée au R. P. Gillet, alors Maître de l'Ordre dominicain

(recueillie dans *Lettres à quelques-uns*, p. 162), pour le remercier d'une conférence prononcée sur *Paul Valéry et la métaphysique*.

Lettre où Valéry nous dit :

« Mes idées se sont faites entre 1892 et 95. J'entends ma manière ou méthode de juger ». Prenant ses distances avec la technique philosophique, il revendique les caractères originaux de sa démarche propre, marquée au coin d'une doctrine implicite tenue comme chose toute personnelle, faite par lui, pour lui, jamais achevée et qui n'éprouve aucun désir de la voir adoptée par d'autres, ce qui porterait d'ailleurs objection contre elle.

Tâche entreprise, dans le privé d'une pensée, qui tente d'énoncer les problèmes selon un mode différent de celui dont les philosophes ont coutume de les énoncer.

« Quant à *la foi*, que dire ? - Je ne la cherche ni ne la fuis. J'ai cherché à m'en faire une idée précise.

Je vous dirai, à ce sujet, mon Révérend Père, que plus d'un l'eût trouvée dans son sentier spirituel particulier si les arguments de l'apologétique ne lui eussent été des pierres de scandales. Le nombre d'incrédules créés par le prosélytisme est celui des étoiles et des grains de sable. Il m'est arrivé d'écrire un jour cette boutade que je prends la liberté de reproduire ici, en vous priant d'en excuser l'irrévérence : *il y a des gens, disais-je, qui voudraient nous faire croire que Dieu est bête !*

Et Dieu ne peut pas dire à un autre Dieu : Seigneur, préservez-nous de nos amis ! Pascal, entre autres, m'a fort *scandalisé*. Il m'est impossible de penser qu'un homme de cette puissance se soit abaissé à certains raisonnements (comme le Pari) dont il ne pouvait pas ne pas voir la misérable fragilité, - dont il n'eût pas voulu pour soi, et qu'il a trouvés assez bons pour les autres ! - Quel mépris des têtes communes ! – En quoi il me semble qu'il a *péché*, car, si quelqu'un jamais fut créé pour être l'apôtre des hommes de science et de pensée, tout le monde convient que c'est lui.

Terrible et immense aux yeux du croyant doit être la responsabilité de l'apologiste, quand il s'expose à tirer de l'âme d'autrui des ripostes, ou le rire et les mépris faciles.

Mais je m'avise que voici une lettre infinie et je ne voulais que vous adresse mon remerciement. »

Dans le prolongement de cette page, on se souviendra tirée de ses précieuses *Ephémérides* (Pléiade, o.c. I, 44) cette note, où entrant à N.-D. de Paris, en juin 1921, il se dit : "La prière est peut-être ce qu'il y a uniquement de REEL dans une religion." Réflexion à rapprocher des propos tenus par Mme Emilie Teste à son confesseur, l'abbé Mosson (Pléiade, o.c. II, 34), où, après avoir manifesté de la gratitude à son mari qui lui laisse suivre sa foi et se livrer à ses dévotions, elle dit au prêtre que son mari lui fait parfois penser à *un mystique sans Dieu*. « - Quelle lueur ! a répondu l'abbé, - quelles lueurs les femmes quelquefois tirent des simplicités de leurs impressions et des incertitudes de leur langage !...

Mais aussitôt, et à soi-même, il répliqua :

- Mystique sans Dieu !... Lumineux non-sens !... Voilà qui est bientôt dit !... Fausse clarté... Un mystique sans Dieu, Madame, mais il n'est point de mouvement convenable qui n'ait sa direction et son sens, et qui n'aille enfin quelque part !...

Mystique sans Dieu !... Pourquoi par un Hippogriffe, un centaure !

- Pourquoi pas un Sphinx, monsieur l'abbé ? »

Le Sphinx va enfin se décider à parler, sortant de son mutisme, à se manifester au public. Mais auparavant c'est aux seuls « Cahiers » qu'il réserve ses confidences quotidiennes. Lors de leur publication dans la collection de la Pléiade, Claude Roy (*Nouvel observateur* - 14 mai 1973) y voit avec justesse : « la démarche d'un esprit qui s'enchant des bagatelles de la porte mais se retient toujours de la franchir. Ces bagatelles-là composent, comme malgré lui, un palais de merveilles étincelantes, un amas somptueux de fragments où le diamant noir, la verroterie spirituelle, l'axiome bistouri et la boutade sceptique, en habit noir un peu raide de maxime brillante, se mêlent : c'est la caverne de

Valéry Baba. Cette caverne-là, on n'a pas fini d'en inventorier les richesses en vrac ni de se divertir à puiser dans son bric-à-brac évasif. On suit, dans ce labyrinthe des dépouilles du matin et du butin du for intérieur, le fil d'un long discours haché, solitaire et abstrait. Les banalités du néant de tout, et de l'incertitude du reste, sont constamment ravivées par le piquant de la drôlerie, le pénétrant d'une perception nouvelle, ou par le brillant d'une formule où s'allient curieusement la narquoiserie de Puck et le gourmé du style précieux. « *L'éternité occupe ceux qui ont du temps à perdre.* » Ce chat persan n'aborde aucune écuelle de lait sans défiance. Il est aux écoutes de lui-même sans illusions : « *Tout ce que l'on dit de nous est faux ; mais pas plus faux que ce que nous en pensons.* » Il se vit sans vivre : « *La mort dure toute la vie et vous parle d'une voix profonde pour ne rien dire.* » La parole, la conscience dont on croit être conscient, la « psychologie », l'amour, l'histoire, les sentiments et les systèmes, tout n'est qu'apparence, faux-semblant, simulation ; une gesticulation futile et désolante. La maison Valéry ne fait pas crédit, même à soi. Car « *l'homme n'est pas une solution exacte du problème de vivre* ».

\*\*\*\*

### III

## Vie publique

Après la naissance de sa fille, prénommée Agathe (7 mars 1906), Valéry devait vivre des années rendues particulièrement difficiles par les soucis que lui causait la santé de son épouse, ainsi que la sienne propre ; difficultés, dont les lettres à Gide de 1907-1909 se font largement l'écho : un seul exemple, du 22 juin 1909 : « Je suis plein de douleurs et brisé de toutes parts. Hier est venu Drouin qui a dû me trouver excessivement vague. Nous avons causé, comme j'ai pu. En somme, rien n'est changé. Il faut continuer à attendre, à cuire dans son affreux jus, à vivre dans un petit feu abominable. »

A la suite d'un hiatus de trois ans, exceptionnel, dans leur *Correspondance*, de 1909 à 1912, nous voyons, fin mai 1912, Gide se joindre à l'éditeur Gaston Gallimard pour décider Valéry à revoir ses poèmes anciens en vue d'une publication prochaine. De prévoir pour cela, en sus, de nouveaux textes.

Tel sera le déclic qui permettra, quatre ans plus tard, à *La Jeune Parque*, sortant triomphale des limbes, de propulser son géniteur de l'anonymat où il se trouvait jusque-là enfermé, à la lumière d'une célébrité soudaine, assez stupéfiante, acquise comme par un de ces enchantements dont la ville de Paris semble détenir le secret.

Les témoignages sur le phénomène, alors survenu, en 1917, abondent. Retenons celui de Francis de Mionandre (*Paul Valéry Vivant*, p. 86), entrant ébloui dans ce labyrinthe de merveilles, apprenant le poème par cœur pour aller à travers librairies et salons s'en faire l'inlassable propagandiste : « Je sais bien que Valéry fut touché d'une telle ferveur. Mais il ne voulut jamais le dire. Il ne voulut jamais me laisser dire ce que j'étais ainsi obligé de dire à d'autres, devenant de la sorte peu à peu, et comme malgré moi, le commentateur du poème. Car, pour expliquer mon

émotion, il me fallait faire sentir la beauté de ces vers et, pour commencer, dissiper, aux yeux non encore adaptés, l'extraordinaire signification des moindres passages. Oui, cette ardeur de néophyte, ce prosélytisme plurent à Valéry, et je devins son ami, mais il était bien entendu entre nous, il était tacitement entendu, que nous ne parlerions mais *de ce côté de la question*. Je n'ai connu personne de plus pudique, de plus modeste. Tout compliment, que dis-je ? Toute remarque susceptible de faire pressentir l'approche d'un éloge, l'effarouchait. Il avait fait un "exercice" et il s'en tenait là. Libre à nous d'en déduire la portée ésotérique. Pour lui, c'est une suite de "morceaux", rejointoyées par des "transitions", qui lui avaient donné plus de peine que le reste. Oh ! comme il insistait là-dessus, je me rappelle !... Tel Edgar Poe s'ingéniant à démonter le mécanisme du Corbeau pour montrer que le poète est avant tout un artisan, un praticien, un maître de prestiges, ainsi Valéry essayait de me persuader du côté artificiel de ces passages intermédiaires. Cette tactique (car c'en était une) allait de pair avec celle qu'il employait pour nous faire croire qu'il était avant tout un prosateur, un homme de recherches intellectuelles, un scientifique, et que la poésie était chez lui une activité secondaire et momentanée. Chose que, pour ma part, je n'ai jamais crue. J'ai réfléchi là-dessus pendant vingt-cinq ans, et je persiste à penser que Valéry se trompait lui-même, et que, dans son œuvre, l'inspiration joua un rôle immense, le rôle du *premier moteur*. »



Déjà, autour d'un conte poétique, intitulé *Agathe* - le prénom choisi pour sa fille - en référence à cette œuvre, restée inachevée, placée sous le signe de l'admirable "Sainte Agathe" par Zurbaran, que conserve le musée Fabre de Montpellier (tableau tant aimé de Valéry, depuis sa jeunesse et tout au long de sa vie), le poète s'était exercé, ainsi qu'en témoignent notes et textes recueillis dans *Pléiade*, o.c. II, 1387-92, autour



de ce thème indéfiniment repris, dès 1900 - 29 août : "J'écrirai *Notes sur Agathe* ou *Agathe ou le Sommeil*". Le 14 juillet 1901 : « Je suis dans une demi-installation, couchant ici et mangeant là, avec *Agathe* indéfinie sur une table ». En 1906, cette *Agathe* de la fable, deviendra une *Agathe* bien réelle.

En juillet 1912, Gide s'évertuant, auprès de son ami, à le convaincre de former un volume publiable de ses poèmes et essais, lui suggère : « Tes vers, *la Soirée avec Teste*, *la Méthode de Vinci*, divers articles du *Mercur* et les fragments du *Sommeil d'Agathe* et de je ne sais plus quoi qui se passait en Chine » (en fait, *le Yalou* : Pléiade, o.c. II, 1016).

Les fragments du *Sommeil d'Agathe* resteront à l'état de simples fragments, puisque, se laissant fléchir par l'insistance de son ami, Valéry, de 1912 à 1916, renouera sur nouveaux frais, avec ses efforts de création poétique, pour aboutir à *La Jeune Parque*.

Poème admirable, composé en sa majeure partie durant les affres de la Grande-Guerre, ce dont nous trouvons un écho dans une lettre à Albert Coste, ce médecin montpelliérain (mort en 1931), dont Valéry venait, en 14, de faire la connaissance, aussitôt devenu un ami proche ; à Jean Ballard (*Paul Valéry Vivant*, p. 237), il en parlait en ces termes : « Albert Coste, un noble exemple - mais un type de race disparue. De ces hommes qui vont jusqu'au bout de leur formule - ils exercent leur esprit - développent leur culture, mais sans espoir extérieur - sans illusion autre que celle de toute pensée. Rien n'est plus sage : j'ai pratiqué longtemps ce système - je connais ses avantages - surtout pour avoir dû l'abandonner. »

C'est au docteur Coste qu'en 1915 Valéry confiait : « ... j'aurais publié certainement un peu plus, si, vers 97, pressé par la honte ou, si vous voulez, l'angoisse de n'avoir nulle "situation" avouable, je n'avais fait la bêtise d'entrer dans la pesante administration de la guerre. Huysmans m'y poussa. J'eus le malheur de ne pas échouer au concours et j'ai perdu dans ces affreux bureaux du matériel de l'artillerie l'heure de la vie qui

compte le plus, celle des essais terminés, et de l'acte. L'ambition m'est presque étrangère, mais perdre des années de gymnastique intérieure, tant d'étude pour le dessin rigoureux de l'homme qu'on veut être, c'est assez dur. Dureté qui s'aggrave de mille quolibets que l'on s'adresse, que l'on jette à son amertume. *Ce sang est-il si pur ?*

Excédé d'ennui et d'un travail généralement bête mais copieux, j'ai démissionné en 1900, un mois après mon mariage. Un peu plus de liberté dans une autre situation. Quelques années de recherches assez heureuses.

Je me suis prodigieusement usé dans ce combat. Vous sentez quels internes ébranlements...

Maintenant c'est la guerre. Elle durera peut-être assez pour qu'on m'appelle, moi vieille classe. J'ai d'abord souffert de ne rien faire. Le temps était trop tendu pour continuer des exercices de longue haleine ; savez-vous ce que je fais : je radoube, repeins et vernis d'anciens vers. Cela est chinois et ridicule, mais cela est traditionnel : à chaque terrible époque humaine on a toujours vu un monsieur assis dans un coin qui soignait son écriture et enfilait des perles... »

(*Paul Valéry Vivant*, p. 266)

Les perles, qu'en 1915, Valéry enfile, ce sont celles précisément du collier de sa *Jeune Parque*.



*La Jeune Parque* fut tirée à 600 exemplaires (l'achevé d'imprimer est du 10 avril 1917) ; ce premier tirage fut très rapidement épuisé, bientôt suivi de nouvelles impressions et de nombreuses éditions, au long des décennies suivantes.

Dans la biographie de *Gaston Gallimard* (Ballard, p. 90), l'auteur, Pierre Assouling, donne une lettre de l'éditeur à Valéry, qui montre à quel point le travail d'imprimerie fut préparé avec grand soin par son équipe

technique : « J'ai à vous soumettre un nouveau spécimen de Crémieu en Didot 14... je suis entré en rapport avec l'imprimerie...

Comme vous le pouvez voir nous arrivons à 50 pages - les feuilles donnant 16 pages, il faut donc arriver à 49 pages ou  $48 + 8 = 56$  pages. Cette dernière solution augmenterait naturellement le prix de revient. Mais vous le savez je n'ai jamais considéré cette édition comme une affaire (...). J'ai établi un peu arbitrairement les blancs : il y en a de 8 et 10 lignes. Souvent en gagnant deux ou trois lignes on gagnerait à la fin une page. Enfin les débuts de morceaux ont été mis en page en comptant 14 ou 15 vers dans la page - peut-être pourrait-on décider aussi bien 16 vers (...) ».



Dans les pages lumineuses consacrées par Valéry à l'élucidation des circonstances ayant entouré la genèse de ce poème majeur (Pléiade - o.c. I, 1464-96), on pourrait puiser les éléments qui eussent donné le contenu exemplaire d'un Discours prononcé à Stockholm pour le Nobel - ce Nobel que Valéry n'a pas obtenu, puisque ce furent Anatole France en 1921, Bergson en 1927, Roger Martin-du-Gard en 1937, dix ans plus tard, en 47, André Gide, qui furent couronnés. Il est vrai que, dans les années 40-43, le Nobel de Littérature ne fut point décerné et qu'il nous est donc loisible de concevoir que c'est, en ces années-là, que Valéry l'eut reçu, lui qui mieux que quiconque eût su exprimer ce que "Littérature" veut dire : « La Littérature est en proie perpétuelle à une activité toute semblable à celle de la Bourse. Il n'y est question que de valeurs, que l'on introduit, que l'on exalte, que l'on rabaisse, comme si elles fussent comparables entre elles, ainsi que le sont en Bourse les industries et les affaires les plus différentes du monde, une fois substituées par des signes. Il en résulte que ce sont les personnes ou les noms, les spéculations que l'on fonde sur eux, les rangs qu'on leur attribue, qui font toute l'émotion de ce marché ; non les œuvres mêmes, que j'estime qu'il faudrait considérer parfaitement isolées les unes des autres, et sans regard vers leurs auteurs. L'anonymat serait la condition paradoxale qu'un tyran de l'esprit imposerait aux Lettres. »

(Pléiade - o.c. I, p. 1487)

C'est donc à cet anonymat, qui lui était si cher, que Valéry dut renoncer : « Au bout de quelques mois de réflexions et vers la fin de ma vingt et unième année, je me suis senti détaché de tout désir d'écrire des vers et j'ai délibérément rompu avec cette poésie qui m'avait pourtant donné la sensation de trésors d'une mystérieuse valeur, et avait institué en moi le culte de quelques merveilles assez différentes de celle que l'on enseignait à admirer dans les écoles et dans le monde... J'aimais que ce que j'aimais ne fût pas aimé de ceux qui se plaisent à parler de ce qu'ils aiment. J'aimais de cacher ce que j'aimais. Il m'était bon d'avoir un secret, que je portais en moi comme une certitude et comme un germe. Mais les germes de cette espèce alimentent leur porteur au lieu d'en être alimentés. Quant à la certitude, elle défend son homme contre les opinions de son milieu, les propos qui s'impriment, les croyances communicables.

Mais, en fait, la poésie n'est pas un culte privé : la poésie est littérature. La littérature comporte, quoi qu'on fasse et qu'on le veuille ou non, une sorte de politique, des compétitions, des idoles en nombre, une infernale combinaison du sacerdoce et du négoce, de l'intime et de la publicité ; tout ce qu'il faut enfin pour déconcerter les premières intentions qu'elle fait naître, et qui sont en général bien éloignées de tout ceci, et nobles, et délicates, et profondes. L'atmosphère littéraire est peu favorable à la culture de cet enchantement dont j'ai parlé : elle est vaine, contentieuse, tout agitée d'ambitions des mêmes appâts, et de mouvements qui se disputent la surface de l'esprit public. Cette soif pressante et ces passions ne conviennent à la formation lente des œuvres, pas plus qu'à leur méditation par les personnes désirables, dont l'attention peut seule récompenser un auteur qui n'attache aucun prix à l'admiration toute brute et impertinente. J'ai cru observer quelquefois que l'art est d'autant plus savant et subtil que l'homme est plus naïf dans la société, et plus distrait de ce qui s'y passe et de ce qu'on dit. Ce ne fut, sans doute, qu'en Extrême-Orient et en Orient, et dans quelques cloîtres

du Moyen Âge que l'on put véritablement vivre dans les voies de la perfection poétique, sans mélange. »

(*op. cit.* p. 1486)

⊖⊖⊖

L'entrée dans la mêlée littéraire de celui qui s'en était jusqu'à cette heure bien gardé, fut si surprenante, que son fils aîné Claude - né en 1903, il allait, en 17, sur ses 14 ans - découvrit avec stupeur que son père était écrivain ; jusque là il le croyait peintre, puisque dans la famille tout le monde plus ou moins l'était. Dans ce domaine, d'ailleurs, Valéry était loin d'être dépourvu de talent. Son génie appartenait cependant à un autre orient.

L'opinion publique ne s'y trompa point ; en son honneur elle embaucha les trompettes de la renommée dont un autre poète, sétois lui aussi, Brassens (que le maître me le pardonne) dira, un jour, qu'elles sont bien mal embouchées. Pour Valéry, au lendemain des années sanglantes, elles sonnèrent, triomphales. Les sa-lons s'arrachèrent la nouvelle vedette ; sur les cartons d'invitation on pouvait lire : "pour rencontrer monsieur Paul Valéry". Une étoile nouvelle était née au firmament du ciel parisien. Tout s'était passé comme si le public du tout-Paris, celui qui fait l'opinion, avait subitement éprouvé le besoin de se reconnaître un poète vivant, qui fut le sien. Rare et inespérée réussite pour un disciple de Mallarmé, adepte d'un art marqué au coin de la perfection secrète. On ne peut qu'applaudir à une telle réussite.

Engouement, cependant qui ne fit pas que des heureux, on s'en doute. Ainsi Henri de Régner dans ses *Cahiers* (p. 726), note sèchement : « Lu le poème de Valéry *La Jeune Parque*, le jeudi 3 mai 1917 ; cette jeune Parque est une sœur de l'Hérodiade de Mallarmé. Même procédé *racinien* dans le vers. Un certain art, évidemment, mais aucune originalité et aucun ton personnel. Valéry, c'est un fruit sec... en or. »

Réaction type de quelqu'un qui ne peut souffrir d'être heureux, dirait Jules Renard ; encore faut-il que les autres ne le soient pas. Valéry, aux antipodes d'une telle attitude, s'est, lui, toujours réjoui de la réussite des autres, c'est un fait. N'est-ce pas, à ce même Henri de Régnier, qu'en 1902, il adressait la missive suivante pour le remercier de l'envoi de *La Cité-des-Eaux*. Quinze ans plus tard, il nous semble que Régnier eût pu s'en souvenir :

« ... Puisqu'il faut avouer que l'existence littéraire est à demi faite de gigantesques combats contre le passé, je ne vois pas de manière plus élégante que la vôtre de confondre ces bizarres adversaires antérieurs. Alors ce ne sont plus que des prophètes.

Enfin je trouve remarquable comme un acte historique de s'opposer un instant, par ce livre, à cette immense consommation de formes et de rythmes (qui depuis tant de poètes se prolonge) et qui, de destructions en destructions, de mode en mode, ferait croire bêtement aux badauds qui lisent des vers que quelque chose marche et aboutira, tandis que vous démontrez avec liberté étonnante, qu'il n'y a pour qui, de lui-même, sait se mouvoir - ni passé, ni avenir, ni modèles surannés, ni nouveautés irréfutables, ni pertes - mais une allure qui va partout et la maîtrise qui dore tout.

De ma barque petite et qui tourne éternellement sur son ancre, je me moque des courants. J'admire seulement les navires. Je regarde s'émouvoir la belle *Cité-des-eaux*, je sais où elle va.

Elle va rejoindre d'autres flûtes et d'autres fré gates ses aînées, qui gagnèrent sûrement d'excellents ports.

Je tâcherai de vous voir un de ces jours mais je ne puis disposer que des premières heures de l'après-midi.

Je me fie au hasard et je vous serre la main.

P. Valéry. »

(*Lettres à quelques-uns*, p. 66)

⊖⊖⊖

En dehors des salons, un foyer qui fût beaucoup pour le rayonnement de la gloire naissante valéryenne, est celui que représentait, rue de l'Odéon, à l'enseigne des "Amis des Livres", la boutique d'Adrienne Monnier ; dans ses Souvenirs, celle-ci narre la rencontre entre elle et Paul Valéry :

« Paul Valéry vint pour la première fois rue de l'Odéon en 1917.

Ma librairie était encore dans le premier âge (nous avons à peine deux ans) ; c'est Fargue qui lui avait parlé d'elle, Fargue venu en 1916 et déjà vieil ami.

Mais Fargue n'était pas avec lui. Je crois que c'est Paul Poujaud qui l'accompagnait ce jour de je ne sais plus quel mois, mai peut-être, ou fin avril : c'était un des premiers jours de grand beau temps de l'année.

Il apparut, tôt dans l'après-midi, derrière la vitrine qu'il considéra un moment du dehors en échangeant quelque propos avec son compagnon. Je savais déjà reconnaître les hommes de lettres à leur façon de regarder la vitrine ; celle de Valéry était la plus discrète que j'eusse encore vue : il regardait en homme qui a bien "tué la marionnette", mais l'œil disait la littérature, il la disait même singulièrement, par la nature de ses rayons... comment dire ?... l'esprit valéryen me souffle le mot : cathodiques.

Donc, il entra et se nomma : Paul Valéry. Quel bonheur !

Je savais l'importance de l'homme qui était devant moi. Fargue m'avait souvent parlé de lui, Fargue qui connaissait tous les poèmes de *la Conque* et du *Centaure*, et qui m'avait dit une fois : "Notre plus grand poète, c'est Valéry, vous verrez ce que je vous dis, Adrienne, vous savez que mon nez (il se touchait le nez) ne me trompe jamais." Je le croyais d'autant mieux que j'avais lu *la Soirée avec Monsieur Teste*. Je l'avais lue et relue dans le numéro IV de *Vers et Prose* dont je possédais une cargaison, ayant racheté le stock entier de la revue à Paul Fort.

Ce texte avait fait sur moi l'impression qu'il fait sur tout le monde : celle d'un texte sorcier. Rien, à mon sens, ne produit plus d'effets que ces

pages peut-être uniques en littérature. Effets prestigieux et profondément transformateurs : on n'est plus après comme avant. Le maître de la tribu nous donne là une suprême initiation. Il nous soufflette et met au front un signe de poussière. Ses paroles expriment une sagesse antique en même temps que fort moderne. Monsieur Teste circule au milieu des passants tristes et pressés d'une grande ville mâchurée (on pense aux premiers tableaux de Bonnard) et parle comme Lao-Tseu.

Je ne me souviens pas de ce que je racontai à mon auguste visiteur. A coup sûr lui exprimai-je ma révérente admiration, et sans doute lui parlai-je de l'institution des potassons qui nous occupait beaucoup en ce temps. Il dut prêter une oreille bienveillante à mes propos, puisque j'ai un billet de lui qui remonte à cette même année de 1917 et qui mentionne avantageusement les potassons.

Vers trois heures et demie, il tira sa montre et prit congé, devant se trouver à quatre heures auprès de Monsieur Lebey.

Il me semble que cette visite précéda de peu la publication de *la Jeune Parque*. En tout cas, je n'avais pas lu le poème quand je vis Valéry pour la première fois, mais André Breton m'en avait parlé, après l'avoir entendu lire par l'auteur lui-même chez Jean Royère. Breton disait que c'était "transparent" et "gris" ; il donnait, d'ailleurs, une valeur éminente à ce "gris".

Quand j'eus la plaquette entre les mains, je fus moins enthousiaste, tout d'abord, que confondue.

*La Jeune Parque*, je la voyais, je la vois encore, comme une étrange figure, la plus étrange en vérité, taillée non pas dans le marbre, mais dans une sorte de porphyre. Vous connaissez ces statues romaines, où le visage et les parties visibles du corps sont blancs, et le vêtement rouge veiné. Ici, c'est le vêtement et le décor qui sont blancs, d'une blancheur scintillante et glacée, où perce par endroits le rose de la rose, tandis que le visage et tout le corps vivent et se contractent sous les veines d'un minéral passionné.



Poème où se rejoignent le classique et le baroque. Œuvre si mystérieuse qu'elle aiguise l'esprit sans jamais le repaître, découvrant des merveilles autant qu'on lui donne de regards.

Fargue, qui était fortement épris de cette *Jeune Parque*, la lut à maintes reprises chez ses amis. »

(*Rue de l'Odéon*, p. 125-127)

Fargue, à cette date, était l'un des piliers majeurs de l'entreprise à laquelle Adrienne Monnier donnait tous ses soins. Dans *Portraits de famille*, il nous a laissé des pages où il crayonne de son ami Valéry une silhouette frémissante de vie. Après avoir rappelé à quel point sa conversation cloquait d'idées, il poursuit : « Valéry était élégant sans le savoir. Il ressemblait à l'une de ses phrases. Et quand je revois aujourd'hui avec les yeux de l'esprit et de l'amitié sa petite cravate à pois, son col cassé qui était comme le vase d'où sortait le bouquet foudroyant et gentil de son visage, quand je revois son costume bleu, ou son costume gris, ou son smoking, ses manchettes toujours apparentes, sa pochette insuffisamment froissée dans sa poche gauche, sa chevalière au petit doigt de la main gauche, quand je songe au col un peu haut qu'il portait il y aura bientôt vingt ans, à ses boutons de manchettes de 1921, à son joli mouvement de cheveux d'il y a plus de cinquante ans, à d'autres cravates larges qu'il faisait bouffer du temps du *Mercur*, à ses guêtres, à ses chaussures à tiges de drap, du temps des guêtres, à son gros pardessus de boyard qui aurait conquis des mines d'idées justes, à ses lunettes d'écaille qu'il plaçait bas sur son nez, à ses mains qui feuilletaient, qui expliquaient, quand je songe à tout cela, je le revois immense et aimable, tout sourire et toute pénétration, sortir parfait de mon cerveau. »

(*Portraits de famille*, p. 140-141)

A son ami Valéry, Fargue devait rester indéfectiblement fidèle ; en témoigne cette page de la *Suite familiale* (Fata Morgana, 2003) : « Une chose m'a été particulièrement pénible : les attaques contre Valéry.

J'admets que les opinions soient libres et qu'on puisse concevoir la poésie, la vie, la vie sociale, tout autrement qu'il ne les conçoit. Mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'on ne tire pas son chapeau devant cette intelligence exceptionnelle, au clin d'œil infallible, à l'agilité peu commune, à son appétit de connaissances, à sa façon de se mouvoir et de s'organiser dans tous les sens, à sa sagesse étincelante, à sa façon de réaliser ce qu'il est. On peut discuter ce qu'il fait, pas sa façon de le faire. Et l'on ne peut que respecter en lui la vie particulière la plus propre, la carrière littéraire la plus noble qu'il soit possible de voir. L'esprit de justice l'impose. Depuis plus de trente ans que je le connais, Valéry, qui a occupé au ministère de la Guerre et à l'agence Havas des situations honorables mais modiques, n'a jamais rien fait pour avoir un sou de plus. S'il ne publiait que peu de choses, c'était plus encore par scrupule et par goût de l'achèvement que par indifférence. Il tendait lentement au définitif. Il a su longuement réfléchir avant d'écrire. On a soulevé la question des plaquettes. Je n'ai pas besoin de dire que je suis plus content de relire le même poème de Valéry dans dix plaquettes nouvelles que de lire dix paquets différents de cette littérature alimentaire pour prix de La Vie Intense, prix de la Vie en Beauté, prix Bornibus, ou prix de La Morvonnais, dont les fournisseurs nous submergent.

Je compte, parmi ceux qui ont pris part à ces campagnes, quelques camarades qui ont du talent ou du cœur. J'en ai eu d'autant plus de peine. Ils se sont trompés ou on les a trompés, et s'ils voulaient bien le reconnaître, je serais le plus heureux des hommes. »

(Suite familière, *Fata Morgana*, 2003, p. 36-37)

Sous la houlette d'Adrienne Monnier, André Breton devait rencontrer Valéry, l'inviter à être le témoin à son mariage et, à la tête d'une délégation du groupe "surréaliste" venir, auprès de lui, solliciter des suggestions relatives à la revue qu'ils avaient alors en projet. Dans un clin d'œil d'ironie, bien dans sa manière, Valéry la baptisa "Littérature". C'est à leur enquête, qu'il répondit, par une boutade devenue fameuse, à la question posée : Pourquoi écrivez-vous ?

- PAR FAIBLESSE !

Par ailleurs, avec Adrienne Monnier, Monsieur Teste n'hésitait pas à se déridier :

"Adrienne, Adrienne  
Le beurre jaune et nu  
Le beurre d'où qu'il vienne  
Toujours est bienvenu...  
Merci, merci, bon beurre  
Gentiment survenu  
Toi seul n'est pas un leurre  
ô beurre ferme et nu".

\*\*\*\*

## IV

### Femmes

Du côté d'Adrienne Monnier, pour Valéry, pris dans les remous de sa jeune gloire, ne pouvait venir aucun danger. Il n'en irait pas de même, inévitablement, à la suite de rapports noués, par lui, avec d'autres femmes, rencontrées au hasard de soirées mondaines...

Henri de Régnier qui, autrefois, fréquentait avec lui les mardis de la rue de Rome, aux temps mallarméens, et qui le retrouve, trente années plus tard, enregistre, témoin impitoyable, les ravages causés chez Valéry par le nouveau rythme de vie que l'ex-Monsieur Teste a maintenant adopté.

En 22-23, au cœur des Années folles, dans ses *Cahiers*, il note (p. 787 et 793) : « 30 mai 1922. Chez le banquier américain Georges Blumenthal... Je n'avais pas vu Valéry depuis longtemps, je le trouve inquiet, vieilli, ravagé, mais toujours causeur brillant, quoique un peu bredouillant.

- 28 février 1923. Chez la marquise de Polignac. Rien ne m'amuse comme d'y retrouver Paul Valéry en homme du monde et en poète de salon. Voilà où mènent vingt-cinq ans de solitude. Je le trouve d'ailleurs très usé, très nerveux, confus, bredouillant. Ce qu'il dit, avec ses ellipses et ses sautes d'idées, doit être à peu près incompréhensible à ses auditeurs. On m'a dit que, parfois, il récitait des vers. Oh, Valéry ! »

C'est que nous sommes, en 22-23, au point d'acmé de la crise qui devait durablement marquer la vie affective de notre héros, jusque-là relativement équilibrée.

La rencontre avec Catherine Pozzi est à l'origine de ce grave conflit intérieur. Cette dernière, dans son *Journal* 1913-1934, publié chez Ramsay en 1992 (677 pages grand format) relate, jusque dans les plus

infinis détails, les flux et reflux de leur aventure sentimentale, qui, au bout du compte, devait s'avérer, pour l'un et pour l'autre, totalement destructrice. Tant il est vrai que nous sommes là en présence d'un beau cas - exemplaire, si l'on peut ainsi parler - de la confusion des soifs et des sources.

C'est à la mi-juin 1920 qu'eut lieu la rencontre, suivie immédiatement du coup de foudre initial d'une liaison qui devait durer jusqu'à l'été 1928.

Catherine Pozzi, fille du célèbre médecin, caricaturé par Proust, dans *La Recherche*, sous les traits du docteur Cottard, ainsi que son ineffable épouse, trompée par son volage mari et qui s'endort inopinément, à la Raspelière, chez les Verburin - elle fait partie de leur clan. Catherine épousa en 1909, elle avait 27 ans, Edouard Bourdet, l'homme de théâtre bien connu, de qui elle divorcera, après lui avoir donné un fils, Claude, né en octobre 1909, mort le 22 mars 1996, le journaliste du temps de la Résistance, puis de France-Observateur. Elle devait mourir, le 3 décembre 1934, après bien des souffrances dues à la tuberculose, dont elle fut déclarée atteinte dès 1912.

Les débuts de leur histoire, selon un scénario habituel, furent passablement idylliques et l'on vit, dès cet été 1920, Valéry à la Graulet, en Dordogne, propriété des Pozzi, hôte de Catherine et sa mère, composant, à la demande de Jean-Louis Vaudoyer, une préface pour le poème de La Fontaine, *Adonis* : « Cet essai sur l'*Adonis* fut écrit dans une belle campagne, si vaste et si lointainement fermée de futaies et de lignes paresseuses qu'il semblait qu'elle produisit la plus profonde paix comme le fruit de son étendue offerte au seul soleil et close d'arbres immenses.

Je n'avais point de peine, en ce lieu favorable, à ressentir toutes choses comme nous pouvons penser que La Fontaine les ressentait. Il est des heures perdues où l'on croit entendre le murmure du temps pur qui s'écoule ; on regarde dans le ciel se fondre tout un jour, sans opposer à cette contemplation le moindre divertissement... »

(Pléiade - o.c. I, 1707)

Tout respire le bonheur de ces moments "où l'on croit entendre le murmure du temps" dans le texte définitif publié sous le titre *Au sujet d'Adonis* au tome I de Pléiade o.c. I, p. 474-495.

Le poète a manifestement retrouvé une Muse, ce n'est plus la jeune Parque, mais Catherine Pozzi. Elle sera auprès de lui, quand il écrira, par exemple, le dialogue sur l'architecture *Eupalinos* ou encore des poèmes comme *L'ébauche d'un serpent*.

Assez rapidement cependant, entre eux, les choses se dégraderont et leur réciproque passion, loin d'être épanouissante, deviendra pour tous deux, une sorte d'instrument de torture.

Il ne faut pas se le dissimuler, les lectures du *Journal*, aux yeux du lecteur attentif et bienveillant, représente une épreuve : document certes exceptionnel, mais pétri d'une matière qui est de chair blessée à vif, d'une peau d'âme toute palpitante, obstinée à vivre et qui n'y parvient pas.

Le 10 juin 1929, un an après la rupture, Catherine Pozzi reçoit une lettre du grand critique allemand Ernst-Robert Curtius, qu'elle a eu l'heureux réflexe de transcrire (p. 508).

Le texte de Curtius nous dit toutes les qualités de celle à qui il s'adresse, d'où elle a tiré son pouvoir de séduction, aux limites de l'irrésistible ; d'autres que Valéry l'ont éprouvé. Quant au bref commentaire, dont elle fait suivre le texte de son correspondant, il en dit plus, en quelques mots, que tous les longs discours : j'ai été flouée, exploitée... il ne lui restait plus, hélas, que le ressentiment.

« *"Si je ne l'éprouvais pas, je serais capable de feindre l'amitié pour vous, rien que pour le plaisir incomparable de lire vos lettres ; de les provoquer. Je n'en ai jamais reçu de pareilles. Elles sont autre chose que des communications : des créations. Pourquoi avez-vous abandonné la littérature ? Comment gâcher un don si éclatant, si victorieusement évident ? La façon dont votre esprit "se meut avec agilité" me fait l'effet d'un prodige, et je voudrais savoir si vous vous rendez pleinement compte de vos facultés extraordinaires, et si vous en retirez du plaisir. Si j'en*

*disposais, j'éprouverais un sentiment radieux de puissance et de bonheur."*

Et naturellement ceci me donne la plus lourde tristesse. Oui, E.R.C., je me "rends pleinement compte". Un autre aussi, s'est "rendu pleinement compte" : il a tout pris, presque pendant huit ans. »

"Glissez, barque funèbre", dirait la jeune parque.

⊖⊖⊖

Au chapitre des femmes qui ont jalonné le parcours valéryen, outre Catherine Pozzi qui mérite d'occuper une place centrale, il en est d'autres, auxquelles, en 2003, un médecin, le docteur François-Bernard Michel a consacré un ouvrage, dont je ne saurai me faire juge, n'ayant aucune compétence pour cela, aussi est-ce à l'excellente revue *Histoires littéraires* (n° 18, d'avril-juin 2004, p. 235) que je laisse le soin de la recension : « François-Bernard Michel, *Prenez garde à l'amour. Les muses et les femmes de Paul Valéry* (Grasset, 2003, 268 p., 15 €). Brossant une chronologie des amours de Valéry pour montrer qu'ici "une éducation sentimentale devient une éducation d'écrivain", l'essai privilégie un système de causalité affective, dans lequel la mort même du poète est présentée comme la conséquence d'une rupture amoureuse, et l'œuvre relu à la lueur des liaisons. Ce genre d'approche pourrait prendre le contre-pied des distinctions célèbres établies par Valéry entre l'homme et l'auteur ("Indépendance de l'homme biographique et de l'auteur", *affirment, lapidaires, les Cahiers*). Hélas, hormis une proposition de correction du diagnostic de tuberculose chez Catherine Pozzi (l'auteur étant aussi médecin, on le croit volontiers), on ne découvre guère ici d'analyses originales. Le texte semble ignorer des travaux récents : l'identification de "Mme de R." à Mme de Rovira est ainsi présentée comme une nouveauté (et cela en quatrième de couverture !), alors qu'elle a fait l'objet d'une communication publiée en 2001 dans le *Bulletin des études valéryennes*. Certains tours peuvent prêter à confusion : on lit qu' "à 49 ans, [Valéry] vient de publier [...] *l'Introduction à la méthode de*

*Léonard de Vinci*", quand le texte initial a paru plus de vingt ans auparavant, en 1895. La localisation des citations, qu'elles soient de Valéry ou d'autres auteurs, n'est jamais indiquée précisément, l'auteur se contentant au mieux de renvoyer à un titre, sans page, et sans cote s'il s'agit d'un inédit conservé en bibliothèque. Tout cela ne facilite pas l'adhésion du lecteur ni le repérage d'éventuels apports en information. Enfin, le style a-t-il cessé d'importer à l'éditeur du volume, pour qu'on croise des formules comme "côté passion [sic], ils se sont mutuellement éblouis", "tant pis, elle décide d'encourir [sic] le risque", "elle le reçoit [...] suppliante [sic] de ses grands yeux noirs", "il se donne la mort, et pas avec un pistolet en chocolat" ? On s'est ennuyé. »

S'ennuyer avec Valéry, un comble ! Nous nous contenterons en conséquence, ici, d'une sèche nomenclature :

1° ) il y eut d'abord la belle montpelliéraine, restée longtemps mystérieuse, dont le Colloque de Sète (mai 2000) devait révéler la véritable identité, Madame de Rovira, amour platonique de jeunesse.

2°) ensuite, à Paris, une écuyère de cirque, Miss Bath qui, fugitive, laissa bientôt la place à Jeanne Gobillard, Madame Paul Valéry, l'épouse prévenante et fidèle de tout le long d'une existence, 45 ans, qui pour elle, nous le constatons, ne fut pas toujours un fleuve tranquille.

On ne saurait omettre la place tenue auprès de son père par Agathe, née en 1906, mariée avec Paul Rouart, le 12 juill. 1927, deux mois après la mort de sa grand-mère Fanny Valérie, présence attentive, loin d'être négligeable. L'ultime sortie de Valéry sera le 19 mai 1945, pour assister à la première communion de Martine, la fille d'Agathe.

3°) de 1920 à 1928, c'est l'épisode Catherine Pozzi : *actus tragicus*. Quand ils se rencontrèrent Valéry allait vers ses 50 ans, elle en avait 38.



4°) Une fois cette page tournée, Valéry courtise, en vain, le sculpteur, Renée Vautier, qui réalise de lui un buste, au temps de *L'idée fixe*.

On parle aussi de la duchesse de La Rochefoucauld, d'Emilie Noulet, d'autres encore ? Passons...

5°) Enfin, quand il eut 67 ans, ce fut le tour de la sulfureuse Jeanne Loviton, dite Jean Voilier, femme de l'auteur de "L'Homme à la Hispano", puis, plus tard, de l'éditeur Denoël, mystérieusement disparu. Elle fit dispenser, en vente publique, le 2 octobre 1982, à Monte-Carlo, un recueil de 133 poèmes d'amour, à elle adressés par Valéry, ensemble groupé sous le titre *Coronilla* (lot acquis par une Université Japonaise) : des *Poèmes secrets inédits* et des lettres, adressées par Valéry à sa maîtresse, furent imprimés, en 1983, sous le manteau, à l'enseigne de "Chez Monsieur Teste". Un chroniqueur de la revue *Histoires Littéraires* (n° 15, juill.-sept. 2003, p. 193), qui nous fournit ces renseignements, conclut que "ce n'est pas demain que nous aurons de Valéry une biographie complète et non aseptisée."

Nous restent ses propos, tels qu'Henri Mondor les entendit et nous les rapporte

« Celui, qui a souvent redit que le singulier ne le retenait guère, allait, après des détails que je passe, vers des généralisations : "Les femmes, selon leurs moments et les nôtres, sont à la fois simples et difficiles. Ou plutôt, elles sont faites de corps simples qui les composent en proportions variables avec chacune et sans doute mouvantes en toutes. Trois corps simples : la mère, la fille, au pire sens du mot, et l'asexuée. Il ne reste plus, comme dans les ordonnances, qu'à mettre à droite des chiffres respectifs. La comparaison des coefficients ou des pourcentages est facile... Et dire que nous les payons en or liquide !

"A ce propos, ne trouvez-vous pas que l'acte lui-même est à la fois simple et bien complexe ? C'est à lui que je n'aurais jamais dû cesser de penser, dans mon cours du Collège sur la poétique. Ce qui prépare l'assaut, ce qu'il déclenche d'actions nombreuses, d'interréactions, ce qui, avec monotonie d'ailleurs, convenons-en, le termine, enfin l'arrêt brusque de toutes ces fêtes, que de chapitres !" »

(Henri Mondor, *Propos familiers de Paul Valéry*,  
Les Cahiers Verts, n° 44, Grasset 1957,

p. 120)

\*\*\*\*

## V

### L'Académie

A la suite de ces pages, que l'on pourrait titrer, comme l'a fait Marcabru (*Figaro Littéraire*, 4 déc. 2003) :

"Valéry, son Chemin des Dames", et qu'il fallait bien rappeler, se profile pour lui, à l'horizon, dans les années 1925-26, la Coupole.

L'Académie Française ne pouvait en effet rester insensible longtemps à l'aura qui ne cessait de grandir autour de la figure de celui qui, grâce à elle, allait devenir, comme il le dira lui-même avec humour, dans une lettre à son ami Gide : "le Bossuet de la Troisième République" (*Corresp.* p. 513), à cette heure même où le Bœuf montait sur le toit, ce qui faisait dire à une de ces charmantes dames, de je ne sais quel salon, de quelle rive, que, lui, c'était "le Bluff sur le moi"...

Toujours est-il que magistralement "drivé" pour emprunter au turf son vocabulaire, par son ami l'abbé Brémond (ainsi que je l'ai narré dans mon "Connaissez-vous l'abbé Bremond?"), après avoir été fait, le 15 août 1923, chevalier de la Légion d'Honneur, il se laissa convaincre de partir à l'assaut d'un fauteuil, ce fut celui d'Anatole France, disparu en 1924. Conseillé par le Maréchal Foch qui lui suggéra une tactique de la dernière heure : "Vous foncerez entre les deux Bérard", eux aussi candidats au même fauteuil, il fut élu, le jeudi 19 novembre 1925.

Dans une des *lettres à quelques-uns* (p. 155), Valéry adresse ses remerciements à Henri Lavedan, qui lui avait apporté dans cette affaire tout son appui :

« Jeudi, il m'a fallu travailler jusqu'à 2 heures et demie - épreuves très urgentes.

A deux heures et demie, vague, mélancolique, et considérant une partie nulle, je suis descendu à pied vers la Seine. Sur le quai, entre

Chambre et Légion d'Honneur, je me suis vu saisi par un bras nerveux. C'était Boylesve et l'heureux succès.

Savez-vous que Foch a été admirable pour moi - et, en vérité, je ne puis deviner quelle cause m'en a fait un si chaud et si honorable soutien ? Il a repoussé les attaques de Bourget et de Mgr Baudrillart, et voté tout le temps pour votre serviteur...

Je vous prie de mettre aux pieds de Madame Lavedan mes remerciements et mes hommages très respectueux. Quant à vous, mon cher ami et confrère, vous pensez bien ce que je pense en vous serrant les mains. »

On est heureux de voir le sympathique Boylesve traverser la scène en porteur de l'heureux message.

Une fois l'élection acquise, il allait falloir penser à la composition du Remerciement académique à prononcer sous la Coupole, à savoir l'éloge obligatoire de son prédécesseur au 38<sup>ème</sup> fauteuil - Anatole France -, celui de Malesherbes, Thiers, Ferdinand de Lesseps.

Tâche qui fut, on le sait, particulièrement pénible à notre homme. Le journal de l'abbé Mugnier en porte trace :

« 23 mars 1927.

Visite de Catherine Pozzi. Elle m'a raconté sa liaison avec Paul Valéry (depuis 7 ans). Elle avait épousé Bourdet, l'auteur de *La Prisonnière* (184). Entente intellectuelle absolue entre Paul Valéry et elle. Elle a eu l'idée de s'ouvrir à Mme Valéry, croyant trouver en elle une alliée. Favorable au premier moment, celle-ci est devenue une furie, ne voulant plus qu'ils se voient, etc. Valéry mécontent de la démarche de C. Pozzi ; on s'est séparé, puis retrouvé et cela marche comme avant, mais il faut se voir en cachette. J'ai cru comprendre que Mme Pozzi désirerait qu'à l'occasion je puisse intervenir auprès de la femme de Valéry.

27 mars

Rencontré Paul Valéry que son discours à faire sur Anatole France embarrasse beaucoup. Il ne sait que dire. »

C'est seulement le jeudi 23 juin 1927 que Valéry vint, enfin, quai Conti, presque deux ans après son élection, prendre séance.

Maurice Martin-du-Gard, dans ses *Mémoires* (II, 241) relate l'événement, car c'en fut un. Il montre le récipiendaire, l'index sur les lèvres, creusé par l'attente, proche parent de Ramsès, sous la lumière verte que laisse filtrer, sur son visage, la Coupole. Et de poursuivre :

« L'Académie, c'est une Eglise, une sorte d'esprit saint, qui maintient par ses prêtres, quelquefois malgré certains d'entre eux ou à leur insu, nos traditions d'excellence : précision, discipline, sensibilité par surcroît. Et que signifie ce nom de Valéry si ce n'est un grand air de sobriété française, une perfection qui se perd, une réaction, dont les sots croient se venger en la prétendant très obscure, contre un phénomène littéraire incarné par Claudel, Anna de Noailles : une apologétique de l'irrationnel, du vague, du hasard, de l'incontrôlé, qui répugne à notre race, bien que celle-ci la favorise une ou deux fois par siècle, à des intervalles prévisibles, pour s'en déprendre avec autant de promptitude. Paul Valéry se refuse aux délices de la facilité ; il n'est pas de ces déchaînés qui ignorent la concentration, jettent leurs images au vent et jouent leur chance sur les mots dont les comble l'orage. Valéry, ou le martyr de la résistance au facile. En outre, le plus aimable des athées.

Anatole France est un prédécesseur illustre ; il ne le désignera jamais par son nom, seule fantaisie que se permettra sa harangue, sans beaucoup scandaliser, enfantillage pour les uns qui s'attendaient à pire, pour les autres, chef-d'œuvre de l'astuce. France travailla sur des mots, et le plus heureusement du monde, Valéry, lui, met en jeu tout le composé humain.

Il se lève pour son Remerciement. Il parle. Il ne parle pas bien, il trébuche, bredouille comme pour en finir au plus vite, mais ce qu'il exprime dans une langue admirable que l'ésotérisme mallarméen n'est point parvenu à corrompre, paraît d'autant plus limpide que l'auditoire se préparait à faire effort pour la suivre. Valéry fait l'éloge du scepticisme. Un sceptique enterré par un athée, l'un dit : "Je ne sais pas ce que je sais", et

l'autre : "Je sais que je ne puis savoir." Il tire encore bien d'autres leçons. Et j'aperçois à ce discours, qu'on dirait d'un dix-septième siècle renaissant, que Valéry s'insère dans la haute tradition académique, que cette prose est destinée à ces grands éloges, et que, pour sa gloire, jusqu'à un âge auquel sa poésie seule risquait de ne pas atteindre, il s'y fixe ; ainsi Fontenelle. Dix minutes d'applaudissements, la chose est insolite, et même un peu plus que cela ; M. Doumic, au bureau, qui resta de glace au long du Remerciement, oppose un silence triste à ce bonheur délirant.

Enfin Gabriel Hanotaux peut prendre la parole pour recevoir Valéry et comme il ouvre la bouche, Vandérem déplie aussitôt *Paris-Sport*, ce qui n'est pas d'un goût parfait. Pour le physique, M. Hanotaux a quelque chose d'un professeur et on ne s'étonne pas qu'il veuille expliquer les vers d'un poète. Il les cite avec emphase, les mains en l'air, bien qu'il ne soit plus ministre depuis quarante ans. Il se balance à son sujet, et si mollement que son discours paraît vite interminable. Sa voix rocailleuse est sans agrément. Il fait quelques plaisanteries, quelques lapsus aussi : "Vous étiez, Monsieur au collège *un évêque...*" Valéry, détendu, après l'émotion de son entrée et la fatigue de la lecture, sourit, mais pas plus que nous, quand soudain nous parvient : "Vous avez entendu le chant des sirènes." M. Hanotaux les a entendues, il ne permet pas qu'on en doute ; il est heureux. M. Hanotaux a travaillé à la République de Ferry, l'Empire lui doit de son étendue, mais rien ne pouvait autant lui plaire que d'achever au service de la poésie une grande et si longue carrière. Un des promoteurs les plus actifs de la candidature de Valéry, cette journée, son triomphe personnel, il en sort gai, tout rajeuni.

Valéry sur son habit vert jette un pardessus droit et noir de demi-saison, et dans la grande cour de l'Institut, se laisse photographier plusieurs fois, avec simplicité, pour les agences qui, à une heure, l'avaient manqué, la main gauche gantée de blanc, serrant, non sans plaisir, le fourreau de son épée. Il avait une folle envie de fumer pendant la réception, et le dit, comme cela, fort gentiment, à quelqu'un qui était venu de très loin pour recueillir un propos sublime ; sous le porche, Valéry lui

montra le Louvre, la Seine, l'été, puis il partit à la recherche de sa famille qui l'attendait, prit quelques mains encore au passage, et son bicorne disparut dans une foule qui ne voulait pas s'en aller comme si la fête n'était pas finie. »



Désormais, revêtu de l'habit vert, Valéry, non seulement "Bossuet de la III<sup>ème</sup> République" - c'est sous la statue de l'Aigle de Meaux qu'il lui revint de lire son discours de réception - mais encore, tacitement reconnu par tous, comme l'ambassadeur de la culture française, durant les dix-huit années qu'il lui restait à vivre ; malgré la fatigue, il allait parcourir l'Europe, allant, de capitale en capitale, semer le grain de sa parole. Sans se prendre pour autant au sérieux, lui qui eut toujours le privilège, en toutes circonstances, de travailler avec le sérieux d'un enfant qui s'amuse... au contraire de son ami Gide, chez qui ce même enfant se trouve aux prises avec un pasteur qui l'ennuie (Gide lui-même *dixit*).

Au lendemain de sa réception, envoyant à des amis une photo de lui en grande tenue d'académicien, il la commente ainsi : « La photo ci-incluse vous offre un diplomate ou un préfet dont il ne faut vous alarmer. C'est l'effigie d'un costume. La tête n'a aucune importance... comme il sied... »

Et à Gide, il dit "nous sommes, toi et moi, devenus des objets publics", sous-entendant que d'une telle situation ils doivent tous deux, *nolens volens*, prendre leur parti.

A un autre correspondant, il confie que « causant ici, causant de là, avec les puissants, les maréchaux, les auteurs, les dames et la politique, je me fais l'effet d'un de ces personnages de Voltaire qui visitaient Paris délégués par Dieu, et lui devant un rapport sur les choses de ce monde. »



A l'occasion des conférences prononcées en ces années 30 aux quatre coins de l'Europe, Valéry eut le loisir de renouer avec les thèmes qui auraient nourri, dans les années de sa jeune maturité, sa réflexion et fourni la teneur de ses premiers travaux publiés.

*Une conquête méthodique, La Crise de l'Esprit*, avaient fait connaître alors la fermeté d'un style déjà souverain, la lucidité d'analyse, à un public restreint mais de choix.

C'est sous le signe de *L'Européen* (conférence donnée à Zurich le 15 novembre 1922) que se trouvent maintenant groupés les divers textes dont on retrouve la substance dans *Regards sur le Monde actuel* (Pléiade, o.c. I, p. 971 sq. et II, p. 913 sq.)

Le mouvement central qui les soutient tous est gouverné par un seul souci, celui de révéler à l'Europe ses valeurs véritables, lui permettre de rester ce qu'elle paraît "c'est-à-dire la partie précieuse de l'Univers, la perle de la sphère, le cerveau d'un vaste corps". C'est dire assez l'actualité de tels propos. Et leur excellence.

On verra, au plan de l'action, Valéry participer auprès de la Société des Nations à une Commission de l'Institut de Coopération Intellectuelle et fonder, dans le même esprit, à Nice, le Centre Universitaire Méditerranéen, dont il fut nommé administrateur le 31 juillet 1933, alors même qu'il allait être appelé à commencer - "à l'âge, dit-il, où tout nous conseille d'abandonner l'action" - une carrière toute nouvelle d'enseignant, au Collège de France, chaire de Poétique : leçon inaugurale le 3 décembre 1937 (à l'entrée, ce soir-là, on frôla l'émeute). Poste qu'il parviendra à garder, malgré l'opposition de certains officiels, durant l'Occupation et assurera, en dépit d'une extrême fatigue, jusqu'aux ultimes leçons de mars 1945.

\*\*\*\*



## VI

### Les Années Noires

Né au lendemain du désastre de Sedan, ayant traversé les quatre années de feu et de sang de la Grande-Guerre, Valéry, en 1939, pour la troisième fois de son existence, dût affronter les angoisses d'un conflit, cette fois, mondial.

Le 17 septembre 1939, depuis la campagne du Mesnil (Seine-et-Oise) où il passait l'été, il écrit à Gide :

« Hier, j'ai vu François entrer à la caserne. Je suis étonné moi-même d'être affecté par ceci (qui devait arriver) au point extrême que je le suis. J'en suis intimement malade, et surpris de me sentir, depuis quelques jours surtout, dans cet état de destruction nerveuse en profondeur...

On veut m'employer, quant à moi, à un tas de ces choses inutiles à quoi on destine les gens non moins inutiles qui sont nous. On m'a fait dire au micro un soi-disant "Message", qui me vaut 30 % de compliments, et le reste d'injures, par lettres signées ou non. Bravo pour les injures !

Mais je n'ai le cœur à rien. Je me ronge ici, et veux m'en aller. J'aime mieux Paris, malgré les êtres. Mais je ne fais jamais ce que je veux, quoique je veuille bien rarement quelque chose.

Je fume, je fume, je me mets pendant des heures à des calculs sans intérêt, sans issue. La sottise des hommes m'étouffe. Et la mienne se sent la résumer toute et la concentrer comme une essence, ou comme un acide qui s'attaquerait soi-même.

Je voudrais être avec toi.

Paul. »

En janvier 1940, le professeur du Collège de France consacre un cours au Père Cyprien, carme, qui en 1641 traduisit en français le *Cantique Spirituel* de St-Jean-de-la Croix et "qu'il propose aux amateurs de beauté de notre langage de considérer désormais comme l'un des plus parfaits poètes de France".

C'est le premier texte de prose qu'il me fut donné de lire, de Valéry, au Petit Séminaire du Vigan, en 1941, lorsque ce cours fut publié dans la *Revue des Deux-Mondes* ; lu alors avec ravissement. Relu, aujourd'hui, avec un plaisir intact.

Durant ces mois de la drôle de guerre, Valéry, fatigué de plus par une bronchite tenace, vécut dans un état de permanente anxiété, avec le cauchemar de savoir "ses enfants, Claude et François, dans la bataille de là-bas" : « Dans cet état, les meilleures idées qui pourraient me venir, me seraient indifférentes, si ce n'est pénibles. On dirait qu'elles le pressentent, et s'abstiennent ou n'insistent pas... »

Il travailla cependant à son *Faust* et, le 1<sup>er</sup> mars 1940, il écrit la charmante lettre que voici à son amie de Marseille, Marguerite Fournier, qui fut pour lui et sa famille, une Providence, durant ces dures années de restrictions (voir *Lettres à une amie*, 30 lettres publiées grâce aux du Professeur Marcelle Chirac, Lourmarin, 1988, 91 pages).

« (En tête : Académie française)

Jeudi 1<sup>er</sup> mars 1940

Chère Mademoiselle et amie,

Je vous écris du sein de l'Académie. C'est un sein qui n'est pas très ferme. Et je m'abstrais facilement d'une discussion sur le mot "Aigle", pour vous envoyer quelques mots. Cette séance m'est une espèce de séjour dans une oasis qui est verte mais sèche, et je saisis cette heure de

présence où ni le téléphone, ni le courrier, ni les très diverses occupations que je suis obligé de mener ne me harcèlent ; je puis y penser un peu à mes heures de Marseille, si faciles et si confortables grâce à vous. A peine arrivé, j'ai été repris aussitôt par la machine de ma vie. J'ai eu la surprise de trouver ici mon gendre et mon fils n° 2, tous deux en mission.

Paris est moins gai à voir que Marseille. Le jour de mon arrivée, il y avait une alerte à l'aube. Ma petite fille réveillée et conduite dans l'abri était furieuse et

voulait tuer tous les allemands, ce qui est une très bonne idée !... »<sup>6</sup>

Hélas, deux mois plus tard, le pire se produisait - mai 40 - et pour la famille

Valéry, comme pour tant d'autres, l'exode, eux, vers Dinard. Une longue et confiante lettre à l'abbé Mugnier mérite d'être citée dans son intégralité :

« Dinard, Ille-et-Vilaine, 8, rue des Marettes, 1940

*Cher et vénéré ami,*

*Ma femme et moi sommes bien heureux d'avoir de vos nouvelles. Tout le monde est à tâtons dans cette "nuit cruelle", infiniment plus cruelle que tout ce que Racine pouvait imaginer. On se demande : "Où est un tel ? Et où est la France ? Et où, tout ce que nous avons connu, espéré, admiré ?"*

*Les Psaumes, les prophètes et l'Apocalypse me paraissent à présent raisonnables, et même bien modérés, dans leurs lamentations et imprécations, où l'on trouve jusqu'aux chars des Assyriens et aux chutes d'étoiles qui tombent comme les figes du figuier !*

*Mais je ne veux pas parler des évènements. Ils ont seuls la parole, et quelle voix affreusement inouïe ! D'ailleurs je ne sais que ce qu'on peut*

---

<sup>6</sup> C'est dans cette maison, jouxtant Saint-Victor, sise "entre la crypte et l'onde", pour reprendre l'expression même de Valéry, qui chérissait ce lieu, que le 23 sept. 1941, le peintre morave, devenu marseillais, Rudy Kundera (disparu le 5 janv. 2005), a évoqué - en dix minutes à peine, me disait-il - un Valéry des plus émouvants "tel qu'en lui-même", dirait son maître. Il a écrit, à la hâte, au dessous de la signature *Kundera* : « Je me sens ressemblant et vivant dans ce dessin si promptement exécuté et je pars content de demeurer un peu ici captif de l'art de Monsieur Rudolf Kundera. Marseille, le 23 septembre 1941. Paul Valéry. »

*savoir, et ce que l'on nous donne. Je passe aux nouvelles de nous. Nous avons quitté Paris en taxi à la fin de mai. J'étais à peine rentré de convalescence à la Malmaison. Nous, c'est-à-dire ma femme, ma belle-sœur, ma fille et sa fille, ma belle-fille et les deux bonnes et moi. Nadia Boulanger nous avait trouvé ici un petit hôtel où nous sommes restés en pension avant d'avoir loué cette villa qui voit la mer et quantité de fleurs, parmi lesquelles sont installés bien des hôtes puissants et solides... La mitrailleuse et les hélices s'entendent presque tous les jours dans les airs.*

*Nous avons vécu ici des semaines d'angoisse croissante, la patrie et les enfants en danger.*

*Enfin nous avons appris cette sorte de miracle que mes deux fils et mon gendre, sains et saufs, s'étaient rencontrés dans les rues de Clermont-Ferrand... Mon gendre, qui était le plus exposé, a eu la croix de guerre. Mais comment se réunir à présent ? Le paradoxe de l'affaire, c'est que c'est nous enfin qui sommes les prisonniers !*

*Nous allons cependant aussi bien que le permettent la pensée du lendemain et la présence très correcte, mais très sensible, de tous les ministres de la colère divine.*

*Oui, les problèmes de tous et de chacun pèsent sur le cœur. Je ne sais ce que vont devenir ces garçons, comment se feront-ils une vie ? Je compte rentrer à Paris dès qu'il sera possible. Mais les transports ? Mais les bagages ? Ma fille, qui est dans un état très avancé, ne peut voyager sans risques, si le voyage est rude...*

*Voilà notre état, cher et excellent ami. Il pourrait être pire... Mais la France !*

*Je vous charge de tous mes hommages pour Mme de Castries. Mme de Durfort doit être à Combourg. On me dit qu'elle a 800 hommes auprès d'elle. Mais je vous dis qu'on me l'a dit et rien de plus.*

*Terminons par une courte prière : Seigneur, Seigneur, préservez-nous des imbéciles ! Faites que ce peuple où il y a tant de gens d'esprit, ne demeure pas éternellement le plus bête peuple du monde !*

*De tout notre cœur, nous vous adressons tout ce qu'il contient de plus affectueux. »*

(Princesse Bibesca,  
*Le Confesseur et les poètes*, Grasset, 1970, p. 210-213).

L'abbé Mugnier, au fil des ans, était devenu, pour Valéry, un ami véritable, dont il fit, du vivant de l'abbé, en public, l'éloge, le 9 juin 1934 : « Charmant et vénérable chanoine Mugnier, l'un des très rares hommes qui soient spirituels dans tous les sens de ce terme ambigu, et qui nous représentent par la finesse, la bonté, le culte des âmes et des lettres, les plus exquis qualités de l'ancienne Eglise de France. »

(Pléiade, o.c., I, 769).

Cet Aumônier Général des Lettres Françaises, comme d'aucuns l'appelaient volontiers, qui connaissait tout, de Valéry, et les grandeurs et les faiblesses, et lui pardonnait tout, dès leur première rencontre avait reçu ses confidences :

« 25 mai 1922.

Déjeuné aujourd'hui, chez Mme Hyde, avec Valéry. Il m'a confié qu'il n'est pas chrétien, qu'il n'aime pas l'Évangile, qu'il le trouve méchant. Il ne comprend pas le mélange de Dieu et de la souffrance, et considère les miracles de l'Évangile comme indignes de lui. Ainsi de changer l'eau en vin, c'est un tour de prestidigitation peu grand. Valéry m'a cité le passage où il dit que Jésus touché par l'hémorroïsse ne comprend pas et sent une vertu qui sort de lui. Il n'aime pas la scène des porceaux jetés dans le lac. Il trouve qu'il y a, dans l'Évangile, plusieurs Christ différents. C'est comme le Dieu de la Genèse, des textes élohistes et jéhovistes. Il définit

la foi "la force de fabriquer le vrai". Il est, dit-il, d'une grande volonté intellectuelle. Le devoir est de douter.

Valéry parlait encore de la transformation métaphorique de Mallarmé. Et comme je lui disais que ce dernier parle beaucoup de la chevelure féminine, il a ajouté "et aussi de l'éclat de la peau". Valéry a renoncé à la littérature, en 1892, dit-il, en plein mallarméisme. Il a repris pendant la guerre. Valéry parle beaucoup, mais sa prononciation n'est pas très nette. »

On retrouvera les mêmes prises de position valéryennes, *ne varietur*, lors d'un face-à-face avec Paul Claudel, ménagé entre les deux hommes par Henri Mondor, le 23 novembre 1943, dont on lira les *reportata* dans les *Propos familiers de Paul Valéry*, Grasset, 1957, p. 197-223. Ce recueil de propos familiers représente une chronique des années noires. Propos qui nous sont d'autant plus précieux qu'enregistrés au jour le jour, criants d'exactitude, nous y sommes. C'est ainsi que, le 12 avril 1942, nous entendons Valéry réciter, du premier au dernier vers, par cœur, *l'Après-midi d'un faune*, lui qui avait toujours mis en avant son incapacité, réelle, d'apprendre et retenir un texte. Comme les convives s'étonnaient devant cette performance, il commenta :

« " J'ai gardé deux ou trois cents vers, qui se sont imposés d'eux-mêmes à ma faculté conservatrice, de par leur autorité propre. Cet enregistrement spontané en moi, qui n'ai jamais pu apprendre une leçon, m'a fait soupçonner qu'il y avait une vertu singulière dans la forme de ces vers."

Jamais je n'avais vu Fargue aussi bouleversé, privé d'images, de vocabulaire, si près de laisser couler ses larmes. Nous emportons, comme une féerie de moment unique, ce souvenir du disciple du plus prodigieux ayant répété, peut-être pour la dernière fois, le chant préféré de sa vie. »

On le voit, à l'occasion d'une réception en juin 1943, refuser de serrer la main de Georges Ripert qui, ministre de Vichy, l'avait destitué, en

mars 1941, de sa fonction d'administrateur du C.U.M., fonction dans laquelle il fut rétabli en mars 1945. Etc...

⊖⊖⊖

Le 4 janvier 1941, Henri Bergson disparaissait. Il revint à Valéry, dans le cadre académique, de prononcer l'éloge du philosophe, ce qu'il fit dans le grand *Discours* du jeudi 9 janvier 1941. Voici un large, quoique trop court extrait, de cet admirable texte (Pléiade, o.c. I, 883-886) :

« Je pensais, au commencement de cette année qui trouve la France au plus bas, sa vie soumise aux épreuves les plus dures, son avenir presque inimaginable, que je devais exprimer ici les vœux que nous formons tous, absents et présents de cette Compagnie, pour que les temps qui viennent nous soient moins amers, moins sinistres, moins affreux que ceux que nous avons vécus en 1940, et vivons encore.

Mais voici que dès les premiers jours de cette année nouvelle, l'Académie est en quelque sorte frappée à la tête. M. Bergson est mort samedi dernier, 4 janvier, à l'âge de quatre vingt un ans, succombant sans souffrance, semble-t-il, à une congestion pulmonaire. Le corps de cet homme illustre a été transporté lundi de son domicile au cimetière de Garches, dans les conditions nécessairement les plus simples et les plus nécessairement émouvantes. Point de funérailles ; point de paroles ; mais sans doute d'autant plus de pensée recueillie et de sentiment d'une perte extraordinaire chez tous ceux qui se trouvaient là. C'était une trentaine de personnes, réunies dans un salon, autour du cercueil. J'ai exprimé à Mme Bergson les condoléances de l'Académie, qu'elle m'a chargé de remercier en son nom. Aussitôt après, on est venu prendre le cercueil, et, sur le seuil de la maison, nous avons salué une dernière fois le plus grand philosophe de notre temps.

Il était l'orgueil de notre Compagnie...

...Le sens de la vie, depuis ses manifestations les plus simples et les plus humbles lui paraissait essentiellement spirituel. Tout ceci nous permet d'imaginer quel peut être l'état de cette vaste et profonde intelligence en présence des évènements qui ont ruiné tant de belle prévision, et changé si rapidement et si violemment la face des choses. A-t-il désespéré ? A-t-il pu garder sa foi dans l'évolution de notre espèce vers une condition de plus en plus relevée ? Je l'ignore, puisque, ignorant aussi qu'il se trouvait à Paris depuis le mois de septembre, et n'y ayant appris sa présence qu'au même instant que j'apprenais sa mort, je n'ai pas été lui faire visite. Mais je ne doute point qu'il n'ait été cruellement atteint jusqu'au fond de lui-même par le désastre total dont nous subissons les effets.

Très haute, très pure, très supérieure figure de l'homme pensant, et peut-être l'un des derniers hommes qui auront exclusivement, profondément, et supérieurement pensé, dans une époque du monde où le monde va pensant et méditant de moins en moins, où la civilisation semble, de jour en jour, se réduire au souvenir et aux vestiges que nous gardons de sa richesse multiforme et de sa production intellectuelle libre et surabondante, cependant que la misère, les angoisses, les contraintes de tout ordre dépriment ou découragent les entreprises de l'esprit, Bergson semble déjà appartenir à un âge révolu, et son nom, le dernier grand nom de l'histoire de l'intelligence européenne. »

Nous venons de voir Valéry se préoccuper de savoir si Bergson, malgré le tragique des évènements, avait gardé sa foi en "l'évolution de notre espèce vers une condition de plus en plus relevée ? ". Ce n'était, certes pas, son cas, à lui, qui confiait à Jean Ballard, l'animateur, à Marseille, des *Cahiers du Sud*, au plus sombre des heures de ténèbres : « Je vois l'Europe, demain, comme une table rase et voudrais du moins, quelque jour, écrire tout ce que je pense de notre abjecte espèce. » (*Paul Valéry Vivant*, p. 245).

"Abjecte espèce", *durus est hic sermo*, est-il écrit dans l'Évangile selon saint Jean (VI-61) ; oui, parole dure à entendre, prononcée dans la



détresse d'une situation perçue, à ce moment-là, comme désespérée. Valéry, par ailleurs, commençait à se trouver dans un état de santé déplorable : le 10 mai 1943, il fut pris, par exemple, en présence de ses amis, le docteur Henri Mondor et Colette, d'un malaise, qui dénotait une nette déperdition de ses forces vives, situation devenue préoccupante.

Deux années, au long desquelles il va lutter avec courage face à un destin au cours désormais scellé. En mai 44, il écrit à sa fille Agathe : « Que de sottise ? Je veux écrire un traité de la bêtise des Hommes ! Qui se portera bien. J'en ai depuis longtemps toutes les idées, et nous en vivons les images et démonstrations... ».

En août 44, il eut cependant la consolation de voir arriver, de la fenêtre de son appartement, les chars libérateurs entrant dans Paris ; le 26, il assistera au défilé de l'arrivée du Général de Gaulle (qui lui écrira bientôt "Merci de ça et de tout", ce dont Valéry se montrait très fier), depuis le balcon du journal "Le Figaro", où, le 2 septembre, il publiera un article, intitulé *RESPIRER* : « L'idée que nous sommes libres dilate l'avenir du moment ».

Le 27 octobre, au Théâtre-Français, dans la loge, auprès du Général de Gaulle, qui l'y a invité, il chante, en même temps que la foule, la *Marseillaise*.

A la fin de l'année 44, le 20 décembre, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, il a le courage, après celui de l'avoir composé, de prononcer, à l'occasion du 250<sup>ème</sup> anniversaire de la naissance du père de Candide, son grand *Discours sur Voltaire* (Pléiade, o.c. I, 518-530).

Texte en quelque sorte dédié à la louange du "nombre restreint d'individus auxquels nous devons de quoi penser, comme nous devons aux laboureurs de quoi vivre".

La France a donné au monde des personnages de première grandeur, Montaigne, Descartes, Pascal, Voltaire, qui nous ont laissé, outre leur œuvre, un ensemble d'attitudes exemplaires dans la vie, qui fait que nous ne pouvons penser à leur œuvre que nous ne pensions en même temps à leur être, dit-il.

A cette cohorte d'*individus significatifs*, comme il les appelle, nous devons joindre, et Bergson, et lui-même.

Le présent essai peut se situer dans le prolongement de ces ultimes *Discours* - véritable testament - sur Bergson et Voltaire. *Novissima Verba* !



Pour moi aussi, appartenant à la génération de ceux qui eurent vingt ans en 44, comme pour Georges Perros (*Lectures*, le temps qu'il fait 1981, p. 108) : « l'œuvre et la personne de Valéry représentaient ce que l'intelligence aux prises avec les milliers d'hommes que cache un homme, avait produit de plus relevé, de plus achevé, de plus juste. La découverte de Mr Teste, des études sur Léonard de Vinci, du Cimetière Marin, de la Jeune Parque, les marqua pour la vie. Je fis partie de ces quelques-uns. Nous sentions que cette œuvre avait sauvé ce qui nous importait le plus, et qui semblait : une certaine manière de considérer les choses du langage. Valéry nous proposait une solitude possible, et un travail placé sous le signe de je ne sais plus quelle pureté, quel mépris de l'opinion d'autrui. Il flattait en nous ce goût de l'incognito, l'orgueil n'y trouvait à redire, et notre mémoire s'enchantait de certaines phrases de la Soirée avec Mr Teste, à partir desquelles nous nous ménagions une éthique assez commode. Nous étions partis, nous aussi, pour tuer la marionnette, sans nous douter qu'elle se tuait toute seule, nous demandant peu notre avis. Ce que nous savions de l'étourdissante adolescence du poète, de sa conversation, de l'amitié que Mallarmé lui vouait, les propos que rapportaient le Journal de Gide, bref l'idée même qu'on s'en faisait... »

... c'est tout cela qui a rendu, en ce qui me concerne, malgré ses idoles, ses limites, cet homme, à mes yeux, à tout jamais incomparable.



## Post-Scriptum.

Valéry, après avoir noté dans l'un de ses Cahiers (le 10 mai 1945) : « J'ai la sensation que ma vie est achevée, c'est-à-dire que je ne vois rien à présent qui demande un lendemain. Ce qui me reste à vivre ne peut plus être désormais que du temps à perdre. Après tout, j'ai fait ce que j'ai pu » ; le 31 mai, il devait s'aliter, pour mourir le vendredi 20 juillet 1945, à 9 heures du matin. Le Général de Gaulle décréta des Obsèques Nationales, qui se déroulèrent le 24 juillet, une fois accomplie la cérémonie religieuse en l'église Saint-Honoré d'Eylau.

Le 27 juillet, sa dépouille fut ensevelie à Sète, dans le sépulcre familial. Sur sa tombe, ces deux vers du *Cimetière marin* :

« O récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux. »

\*\*\*\*

## ***TABLE***

I. Montpellier - Paris	3
II. L'Après-Mallarmé	19
III. Vie Publique	29
IV. Femmes	41
V. L'Académie	47
VI. Les Années Noires	53

Marseille

Février 2006